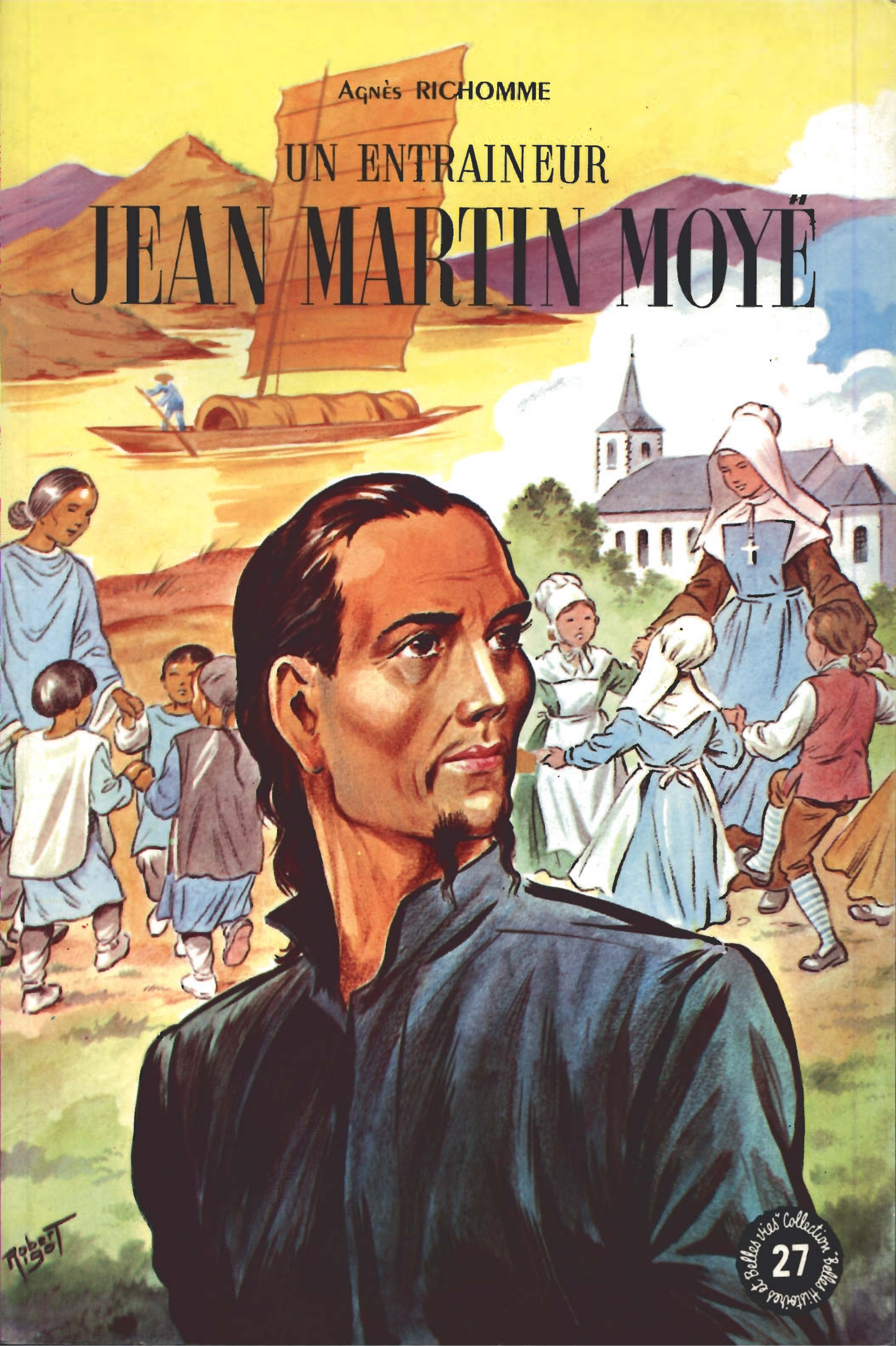

Agnès RICHOMME
UN ENTRAINEUR
JEAN MARTIN MOYË
Robert Rigot
Collection "Belles Histoires et Belles Vies"
27

AVANT-PROPOS

"Toute âme qui s'élève élève le monde", a dit une vaillante chrétienne de notre époque [1]. Et voici la vie d'un prêtre du Seigneur qui, comme beaucoup d'autres vies de saints d'ailleurs, illustre fort bien cette vérité.

Jean-Martin Moyë était un homme tout simple, né dans une famille toute simple aussi. Ses parents, humbles travailleurs, étaient de vrais chrétiens, et leur grand souci était de donner à leurs nombreux enfants une formation solide, de les " élever " au sens le plus exact du mot.

Jean-Martin profitera spécialement de cette formation. Répondant fidèlement à la grâce du Seigneur, il s'élèvera sans cesse jusqu'aux plus hauts sommets, luttant contre ses défauts, faisant chaque jour des progrès... jusqu'à devenir un prêtre tellement vaillant, tellement grand dans son amour du Seigneur et de ses frères en humanité que l'Église l'a déclaré héroïque et nous a permis de l'invoquer.

Mais en même temps qu'il s'élevait ainsi, Jean-Martin Moyë entraînait avec lui d'autres âmes :

D'abord ces jeunes filles de Lorraine, qui abandonnèrent tout pour se consacrer aux enfants pauvres des villages et des hameaux, les instruire et les préparer à une vie honnête et chrétienne. Ces jeunes filles, qui commencèrent leur mission dans des conditions fort dures, sont devenues très nombreuses et forment aujourd'hui une belle Congrégation, celle des Sœurs de la Providence, qui a maintenant des maisons en bien des régions de France et de l'étranger.

(1) Elisabeth Leseur.

Ensuite, toutes ces populations qui, à la parole ardente de l'apôtre et du missionnaire (car Jean-Martin Moyë passe dix ans de sa vie à évangéliser les Chinois), éprouvaient le besoin de devenir meilleures en vivant une vie plus chrétienne.

L'exemple qu'il donnait, la joie qui transparaissait en lui malgré tous les ennuis, les souffrances et même la torture, donnaient à tous ceux qui le voyaient l'envie de l'imiter au moins un peu.

Quand il mourut, victime de son dévouement aux blessés et aux contagieux, il avait vraiment « élevé » une belle portion du monde !

Mais nous savons bien que les saints ne meurent pas tout entiers ! Et Jean-Martin Moyë continue, par l'intermédiaire de ceux à qui il a laissé son esprit, à soulever le monde qui en a plus besoin que jamais.

Ah ! oui, il en faut des continuateurs de Jean-Martin Moyë, pour que notre monde actuel, qui tend à s'enliser dans le matériel, puisse encore être « élevé » et sauvé !

Il en faut, des prêtres au cœur ardent, qui soient des entraîneurs.

Il en faut, des religieuses qui, comme les chères sœurs de la Providence, se dévouent corps et âme pour faire connaître et aimer le Christ.

Il en faut, des chrétiens qui sachent « témoigner » par leur manière de vivre.

Et en voyant l'influence extraordinaire d'un seul homme qui a bien compris, on a envie, n'est-ce pas, de répondre à son tour « présent » à l'appel du Seigneur, soit qu'Il nous veuille à son seul service dans le sacerdoce ou la vie religieuse, soit que nous devions militer dans la vie de tous les jours.

Aidés par la grâce, et sûrs aussi de la protection de ceux qui nous ont précédés, comme Jean-Martin Moyë, nous pouvons aussi, à notre place, « élever le monde ».

Agnès RICHOMME.

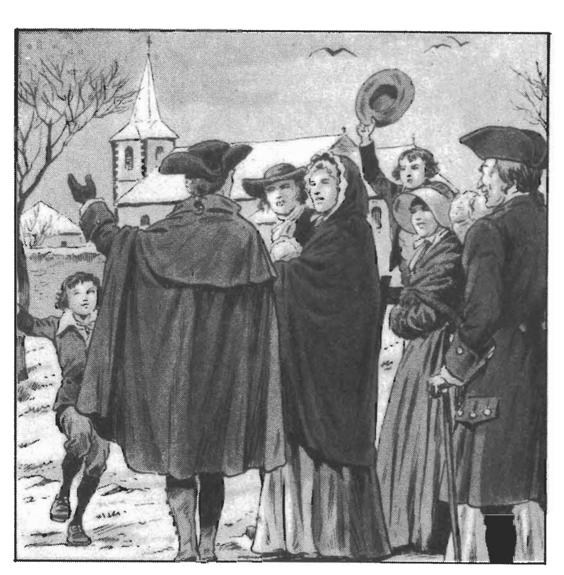
1956



1 Cette nuit-là — elle attend pour bientôt son sixième enfant — Catherine s'éveille en sursaut sous le coup d'un songe étrange : elle rêvait que ce petit (qui allait venir au monde quelques semaines plus tard) serait un saint.

Encore sous l'impression de ce rêve, elle réveille son mari pour le lui raconter. Jean Moyë, cultivateur et « maître de poste »[1] écoute gravement sa femme Catherine.

(1) Ce nom était celui du responsable d'un relais de chevaux de poste.



2 Tous deux sont de fervents chrétiens.

Quoi qu'on pût penser d'un rêve, ils se lèvent immédiatement, se mettent à genoux et prient ensemble pour l'enfant qui va venir.

Le 28 janvier 1730, un joyeux cortège de parents et d'amis apporte à l'église de Cutting, joli village lorrain du diocèse de Metz, un petit garçon né la veille. On lui donne le prénom de Jean-Martin.



3 Quand on le met dans les bras de sa maman, au retour de la cérémonie, Catherine ne peut s'empêcher de repenser à son rêve. Elle regarde longuement son petit bébé et se promet de ne rien négliger pour en faire un bon chrétien.

C'est donc en voyant tout simplement vivre ses parents que Jean-Martin sut, à mesure que se développa son intelligence, ce qu'était une vie chrétienne vraie.



4 Jean Moyë, père de famille nombreuse — il eut en tout treize enfants — se fait largement aider par ses garçons pour les travaux des champs. Mais en même temps, il cherche de tout son cœur à deviner en chacun la mission qu'il aura à accomplir dans la vie.

Déjà il avait discerné l'appel de Dieu chez un de ses aînés, Jean-Jacques, qui mourra à vingt-quatre ans au Grand Séminaire de Metz.



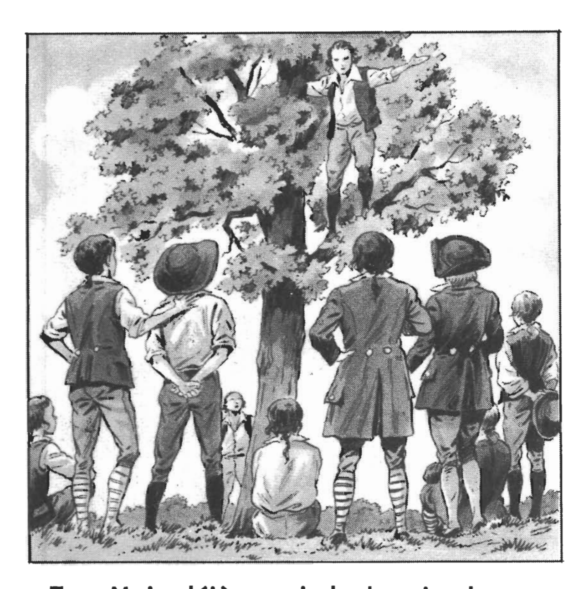
5 Très tôt, Jean-Martin se considère comme un garçon que Jésus appelle à être prêtre. Sa chère maman, qui voit avec joie les heureuses dispositions de son fils, le conseille et l'encourage.

Il tient d'elle un grand élan vers la prière. On le voit déjà, tout jeune, prolonger des visites au Saint-Sacrement et chercher des moments de solitude pour se remettre en présence du Seigneur.



6 Ce contact fréquent avec Jésus fait grandir en lui la charité, dont il donne bien des témoignages.

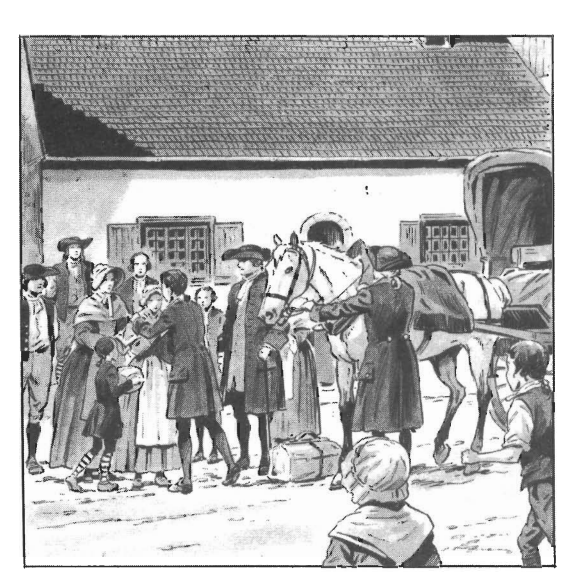
A l'exemple de ses parents, il pousse aussi très loin l'honnêteté. Un jour, tout jeune encore, il arrache sans réfléchir un navet dans un champ et se met à le sucer pour se désaltérer. Pensant soudain que ce navet n'est pas à lui, il fouille dans sa poche, en tire un sou et l'enfonce à la place, pour dédommager le propriétaire.



7 Mais déjà aussi, le besoin de communiquer sa foi se fait sentir en lui.

On le trouve un jour monté sur un énorme poirier, prêchant avec fougue à un auditoire de jeunes garçons comme lui, conquis par son ardeur.

Saint Martin, son patron, est aussi celui de la paroisse. Bonne raison pour faire en son honneur, un de ces sermons improvisés qui enthousiasment les gars de Cutting.



8 Jean-Martin Moyë est déjà un entraîneur.

C'est donc décidé en famille : il sera prêtre. De toute son âme, il le désire — et ses parents sont trop heureux de cette nouvelle vocation à leur foyer.

C'est Jean-Jacques qui lui donnera ses premières leçons, à la maison.

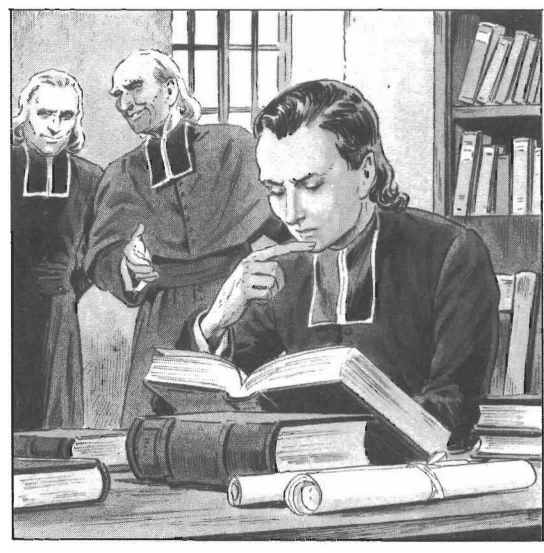
Et le jour vient de la séparation ; il lui faut quitter parents, frères et sœurs, village et camarades, pour des études plus sérieuses.



9 C'est à Pont-à-Mousson qu'il les commence, sous la direction des Pères Jésuites. Après la classe de rhétorique, le voilà à Strasbourg pour la philosophie.

Et à la rentrée de 1751, Jean-Martin, qui a plus de vingt et un ans, franchit le seuil du Grand Séminaire de Metz d'où il sortira prêtre.

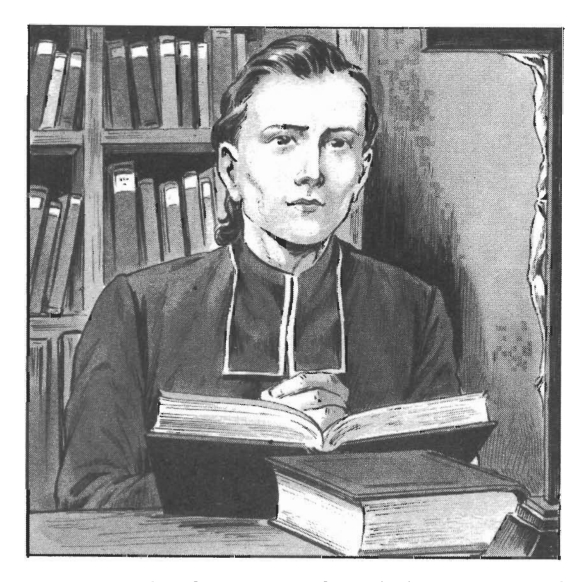
Son ardeur naturelle ne fait que croître dans cette préparation immédiate au sacerdoce.



10 Il étudie longuement la sainte Ecriture, approfondissant par la prière silencieuse ce que son intelligence très vive en a capté.

Très doué pour les langues, il assimile rapidement le grec et l'hébreu.

L'Histoire de l'Église le passionne. Il la retient si bien que son supérieur déclare un jour en riant que si on perdait les livres qui la relatent, on la retrouverait tout entière dans la tête de Jean-Martin Moyë



11 Mais dans tous les événements qui composent la trame de cette Histoire de l'Église, Jean-Martin aime à découvrir l'action de la Providence, toujours présente et agissante.

Il est déjà pris par cette idée-maîtresse qui sera le grand pivot de sa vie et de toutes ses activités : Dieu est Père, et sa bonté paternelle s'exprime à tout moment par sa Providence, pourvu qu'on ait confiance et qu'on attende tout de Lui.



12 C'est le 9 mars 1754 qu'il reçoit la dernière ordination, celle qui le rend participant du sacerdoce même du Christ.

Jean-Martin Moyë, le petit gars de Cutting qui, à califourchon sur un poirier, haranguait ses camarades, est, pour toujours, le prêtre du Seigneur.

Pour la première fois, il dit, en se penchant sur l'hostie qu'il tient entre ses doigts : « Ceci est mon Corps », faisant naître Jésus sur l'autel de sa première messe.



13 On le nomme vicaire à la paroisse Saint-Victor de Metz. Il va donc pouvoir, non seulement faire renaître le Christ, mais Le donner aux âmes affamées, pardonner les péchés en son Nom, Le faire connaître à ceux qui L'ignorent, témoigner devant tous combien on est heureux à son service.

Tout de suite,. l'Abbé Moyë est aimé pour sa bonté et admiré pour son ardeur communicative.



14 Son confessionnal est bientôt assiégé, et l'on constate rapidement dans la paroisse un changement d'atmosphère : on prie mieux, la charité grandit, les âmes montent.

Le jeune prêtre cherche ce que le Seigneur attend de chacun en particulier, car tous n'ont pas la même mission. Et il seconde la grâce de toutes ses forces, éclaire et soutient, renforce les volontés et ranime les courages.



15 Il entraîne d'ailleurs par son exemple.

Quand il prie, on le sent vraiment en contact direct avec Dieu. Après sa messe, il prolonge le plus possible son action de grâces, sachant combien ces moments d'intimité plus étroite avec le Christ présent en lui sont profitables.

Le curé de son village le taquine même un jour à ce sujet : étant de passage à Cutting et ayant célébré sa messe, on le cherche dans le courant de la matinée, sans succès.



16 Enfin, à trois heures de l'après-midi, son curé entrant dans l'église, le retrouve là, immobile, perdu dans une profonde adoration : « Cette fois-là, c'est trop ! » ne peut s'empêcher de s'exclamer le brave curé en le tirant par le bras.

Cas exceptionnel sans doute, mais qui montre à quel point Jean-Martin a faim et soif du Seigneur. C'est dans ces cœur à cœur qu'il puise toute sa bonté pour les autres.



17 De bonne heure, sa chère maman Catherine lui a appris à se vaincre, et aussi à se suffire de peu : « Un bon prêtre, lui disait-elle, doit être pauvre et mourir pauvre... ».

Il a aussi hérité d'elle et de son père une vaillance à se mortifier et à souffrir de bon cœur en union avec le Christ dans sa Passion. Jean-Martin a tant vu sa mère se renoncer qu'il lui semble tout naturel d'en faire autant... et même d'en ajouter.



18 C'est pourquoi, finalement, les sermons du jeune Abbé Moyë font tant d'effet : on sait bien que ce ne sont pas seulement de belles phrases — mais qu'il vit le premier ce qu'il enseigne.

En chaire ou au catéchisme, au confessionnal ou dans les maisons où il visite les malades, et dans tout ce qu'on voit de sa vie privée, Jean-Marie est toujours le même : témoin du Christ.



19 Il pousse la charité à des limites peu ordinaires. Ne l'a-t-on pas surpris, un jour, se déchaussant sans hésitation pour donner ses souliers à un mendiant qui ne pouvait plus avancer tant les siens étaient en lambeaux !

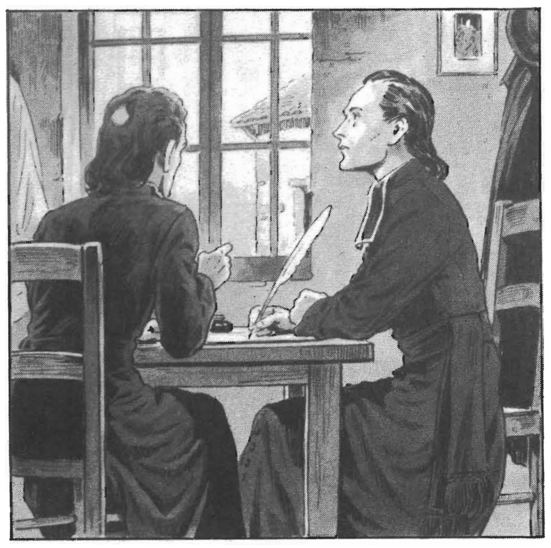
C'est ainsi que Jean-Martin comprend l'Evangile. Comment s'étonner alors que Dieu bénisse son apostolat !



20 Le voilà vicaire en une autre paroisse : Sainte-Croix, où il a la même influence heureuse.

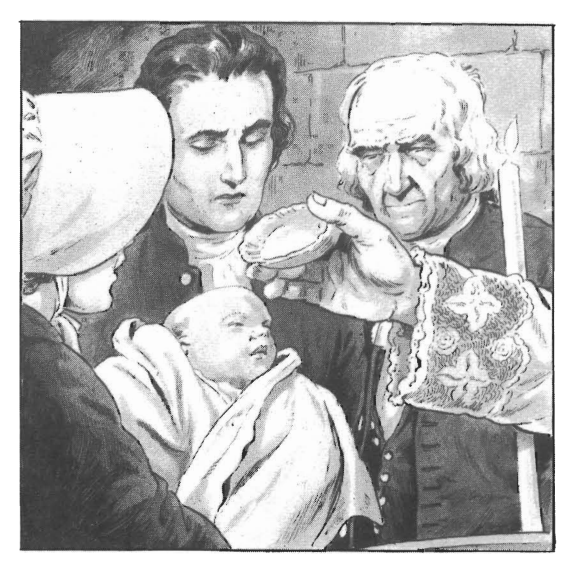
Ses supérieurs ont si grande confiance en lui qu'ils le nomment, malgré sa jeunesse, directeur au Grand Séminaire. Il trouve là, entre autres, un jeune homme qui bientôt sera prêtre et l'aidera dans ses activités : l'Abbé Jobal.

Entre eux deux s'établira une forte amitié que la mort seule interrompra.



21 L'Abbé Jobal étant devenu également vicaire à Sainte-Croix, les deux amis s'épaulent mutuellement.

Ils ont remarqué combien facilement on laisse mourir sans baptême les tout petits enfants. Les voilà donc qui rédigent un tract sur le sujet. Mais leur fougue et leur jeunesse leur y font écrire des mots nets, peut-être excessifs, que certains prêtres âgés prennent pour des reproches à leur égard. Ces prêtres se plaignent à l'autorité.



22 Pour le bien de la paix, on envoie Jean-Martin dans une autre paroisse, plus importante d'ailleurs. Et l'émotion même causée par le fameux tract produit l'effet désirable, car désormais on se préoccupe davantage d'ouvrir le ciel par le baptême aux bébés qui meurent à leur naissance ou très peu après.

Déjà Jean-Martin est mordu au cœur par ce qui va être la passion dominante de sa vie : les enfants à sauver, petits et grands.



23 Il constate avec tristesse que les populations des villages, alors très pauvres, restent privées de toute instruction. C'est l'époque où beaucoup de personnes se préoccupent heureusement de fonder des écoles. Saint Jean-Baptiste de La Salle, de Reims, a institué les Frères des Ecoles Chrétiennes. La Mère Alix Le Clerc fonde, avec saint Pierre Fourier, les Chanoinesses de Saint-Augustin.

Mais ces religieuses, groupées dans des centres importants, reçoivent chez elles les élèves.



24 C'est dire tout de suite que beaucoup de villageois, démunis de tout, ne peuvent envoyer leurs filles dans ces pensionnats. Et les enfants grandissent sans rien savoir, pas plus au point de vue connaissances élémentaires qu'au point de vue religieux.

Le grand cœur de Jean-Martin ne peut supporter cette situation sans chercher aussitôt à y apporter remède.



25 Longuement il y réfléchit, surtout dans la prière. Et une idée lui vient : pourquoi ne pas former des jeunes filles qui accepteraient de s'en aller, dans les campagnes perdues, pour faire l'école et enseigner le catéchisme ?

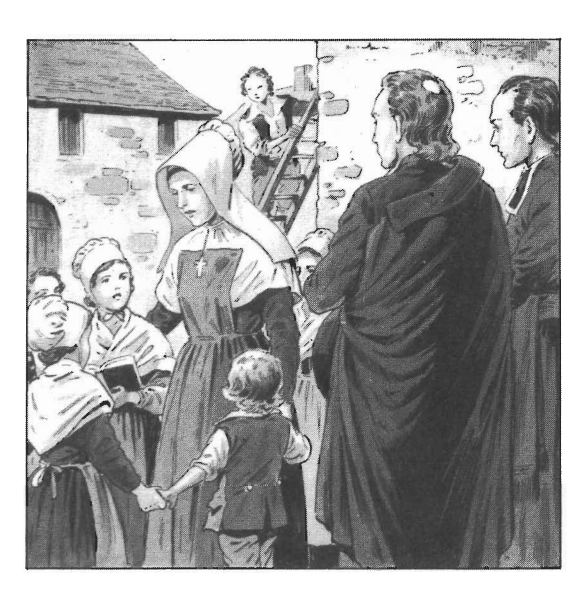
Il ne pense pas fonder une véritable congrégation religieuse. Il ne s'inquiète pas des moyens d'existence de ces institutrices.



26 Il les veut pauvres, aussi pauvres que ceux chez qui elles s'établissent, vivant misérablement de la charité des gens du village et ne comptant que sur la Providence.

C'est une idée hardie, et pour la réalisation de laquelle l'Abbé Moyë va rencontrer beaucoup d'obstacles.

D'abord, ces jeunes filles qui accepteront des conditions de vie aussi dures pour l'amour de Dieu dans les pauvres, où les trouver ?



27 La Providence y veille et met aussitôt la première en présence du fondateur.

Marguerite Lecomte, qui a elle-même un bien petit bagage intellectuel, accepte de se dévouer ainsi, toute seule, aux enfants du hameau de Saint-Hubert.

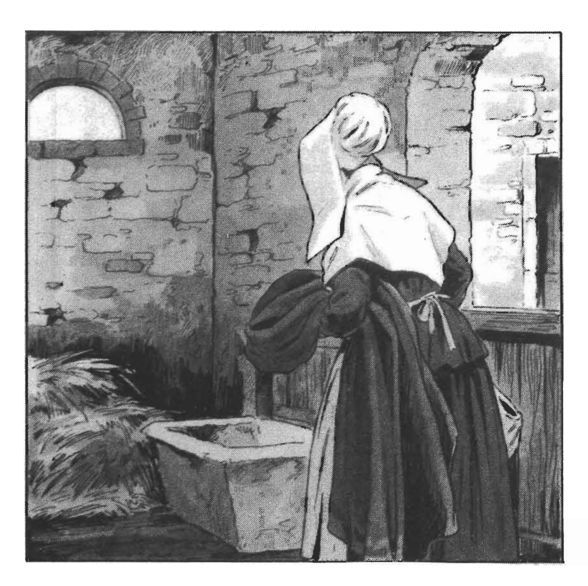
C'est le 14 janvier 1762. L'Abbé Moyë et l'Abbé Jobal sont là. L'Abbé Jobal chante la messe du Saint-Esprit. L'Abbé Moyë explique aux assistants le sens de la fondation.



28 Une fondation d'ailleurs si précaire qu'elle manque échouer à son début : impossible de trouver le moindre logement pour Marguerite.

Enfin une famille lui offre de la prendre en sa maison. Joie... suivie aussitôt de déception, car cette maison n'a qu'une seule pièce où tous vivent ensemble, déjà affreusement serrés.

Voilà Marguerite bien embarrassée.



29 Mais elle ne se décourage pas. Une couverture sous le bras, elle cherche un gîte... et trouve une ancienne porcherie abandonnée. C'est là qu'elle s'installe, pleine de foi et de vaillance, comptant sur la seule Providence pour arranger les choses.

On pourra en effet, dans la suite, lui bâtir une petite maison bien misérable, où elle poursuivra sa mission pendant cinquante-trois ans.



30 D'autres, non moins vaillantes, s'installent ailleurs peu après. L'Abbé Moyë les nomme les « Pauvres Sœurs ». Mais le peuple a tôt fait de les baptiser « Sœurs de la Providence ». Ces fondations qui se font et se maintiennent dans des conditions si dures sont un témoignage de la protection spéciale du Père des cieux.
On peut bien dire aussi, que ces Sœurs toutes dévouées sont, pour ces populations si misérables, l'image de la Providence divine.



31 Elles ne se contentent pas en effet, de donner quelques rudiments de connaissances aux enfants. Elles visitent et soignent les malades, préparent les mourants au grand passage, se font sans cesse toutes à tous.

Sans aucune ressource personnelle, on leur donne ici un pain, là quelques légumes ; elles cherchent leur bois en forêt pour chauffer l'école et cuire la soupe.



32 Elles ont de qui tenir : Jean-Martin Moyë, celui qu'elles appellent déjà leur Père, leur répète sans cesse, « qu'il n'y a point d'aussi mauvaise auberge que Bethléem, ni de lit aussi dur que la croix ». Et il le vit personnellement.

Leur habit consiste en une robe taillée dans de vieilles capotes militaires achetées d'occasion. Une pauvre petite croix de bois au bout d'un cordon en est le seul ornement.



33 Pour toute bibliothèque, elles n'ont que l'Évangile. Mais le Seigneur est si bien avec elles et les remplit de sa joie à tel point « qu'elles n'auraient pas changé pour une couronne, écrivent-elles, la place qu'elles occupent au milieu des enfants et des malheureux ».

« C'est de la folie ! Comment vivront-elles ? Elles mourront de faim, ou bien elles reviendront ! »



34 Les méchantes langues, et même pas mal de gens bien intentionnés, répètent cela partout.

L'évêque de Metz, Monseigneur de Montmorency, est assez embarrassé. Il a toute confiance en son prêtre ; mais tout de même, ces fondations qui attendent tout de la Providence ne sont-elles pas vraiment déraisonnables ? Inquiet par toutes les critiques qu'il entend, il interdit d'ouvrir de nouvelles écoles.

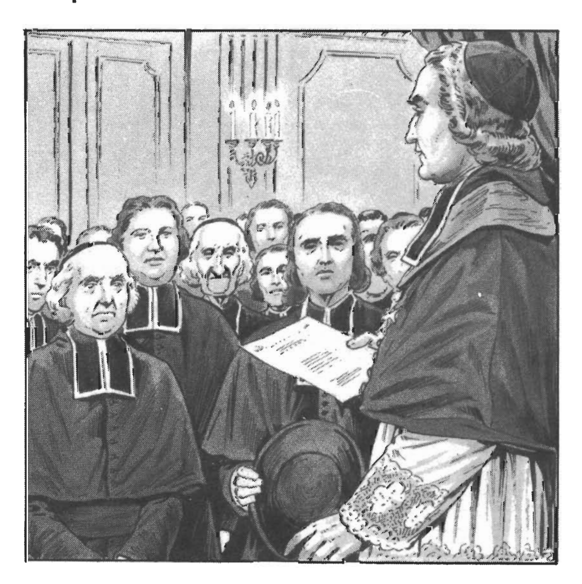
L'Abbé Moyë sent très durement ce coup.



35 Mais il est trop bon prêtre pour hésiter.

« Aussitôt je me soumis, dit-il, respectant l'autorité sacrée d'où venait cet arrêt... J'allai me prosterner devant l'autel de la sainte Vierge pour refaire mon sacrifice et mettre entre ses mains et celles de l'Enfant-Jésus ce projet qui était si mal entre les miennes. »

Son ami l'Abbé Jobal, qui est bien de la même race, se réjouit également de ce qu'on peut garder les écoles déjà ouvertes.



36 L'humble obéissance du Père Moyë est vite récompensée : quelques mois après l'interdiction, l'évêque revient sur sa décision et recommande même à tous ses prêtres de favoriser l'établissement des écoles des Sœurs de la Providence.

Le démon, qui a suscité tous ces ennuis à Jean-Martin, en est donc pour ses frais une fois de plus. La sainte Vierge triomphe de lui comme toujours.



37 Les vocations viennent, et le Père Moyë écrit alors son « Projet des Écoles de filles, dites de la Providence, pour la campagne », ainsi que ses « Règles et instructions pour la conduite des Sœurs ».

Il met comme bases à ce qui devient, même s'il n'y songe pas, une congrégation religieuse : l'esprit d'abandon à la Providence, la pauvreté, la simplicité et la charité. Quatre piliers bien solides pour cette construction.



38 « Vous vous contenterez, écrit le Père Moyë, d'une nourriture simple et grossière..., de meubles simples et pauvres..., de vaisselle de terre ou de bois. »

La simplicité, c'est en effet une vertu-clé pour Jean-Martin. Il explique à ses filles en quoi elle consiste, et il y revient très souvent, citant la parole de Notre Seigneur : « Que votre discours soit simple ; que ce soit oui ou que ce soit non, sans plus ».



39 Le Père Moyë pense qu'il est très important, pour des éducatrices, de cultiver cette simplicité et de l'enseigner aux enfants.

Mais il insiste très fort aussi sur la charité : « ...puisque vous ferez tout gratuitement, c'est la seule charité qui vous fera agir en tout et partout... ». Et cette charité-là, dont parle le Père, c'est la vraie, la seule, celle qui va bien au-delà de l'aumône et qui est le Nom même de Dieu : c'est l'Amour.



40 C'est parce qu'elles aiment, et de tout leur cœur, que les Sœurs de la Providence peuvent ainsi « tenir », toujours dévouées et toujours joyeuses malgré les fatigues et les privations.

C'est parce qu'elles aiment le Seigneur à qui elles se sont données. C'est parce qu'elles aiment pareillement tous les habitants de ces pauvres villages et hameaux abandonnés qui sont, elles le savent, les préférés de Dieu.



41 Aux enfants, elles apprendront à lire, à écrire correctement . Elles devront s'assurer, écrit le Père, que tous les mots sont bien compris, et les expli quer soigneusement.

Surtout, les Sœurs auront à cœur de faire passer leur enseignement dans la vie même des enfants qu'elles doivent « élever » au sens le plus beau du mot. Si l'on songe qu'on est au XVIII[e] siècle, on constate que Jean-Martin Moyë est bien en avance sur son temps.



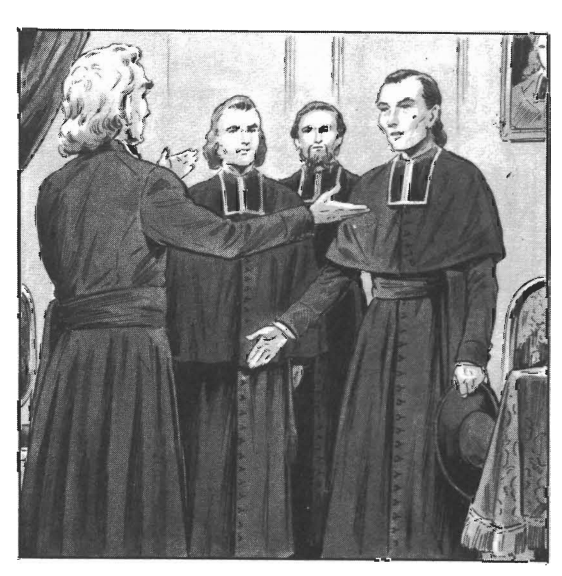
42 Les années passent, voyant sans cesse de nouvelles fondations. Un noviciat a été installé pour les Sœurs de langue française. Un autre est bientôt ouvert pour celles de langue allemande.

L'ami du début, le cher Abbé Jobal, est mort. Mais le Père Moyë a trouvé d'autres collaborateurs ; parmi ceux-ci, le Chanoine Raulin prend de plus en plus d'intérêt à l'œuvre, à laquelle il va bientôt se consacrer totalement.



43 Jean-Martin a près de quarante ans. Il voit sa fondation bien assise et entend alors grandir en lui un appel déjà ancien. Il veut « faire connaître et aimer Dieu par un plus grand nombre d'âmes ».

Déjà, chaque année, il passe toute la nuit de l'Épiphanie en prière pour la conversion des infidèles. Mais ce n'est pas assez pour son âme ardente : pourquoi ne pas aller lui-même, au-delà des mers, travailler à cette conversion ?



44 S'arrachant à sa Lorraine, à ses chères Sœurs de la Providence, à toutes ses affections, le voilà parti pour Paris, où il entre au Séminaire des Missions Étrangères.

Pour un tel homme, point n'est besoin d'une longue formation. On l'accueille à bras ouverts.

Il faut seulement attendre un bateau pour la Chine. Car c'est là qu'il ira porter l'amour qui le dévore.



45 Le voilà un jour dans sa famille, pour un dernier repas. Mais lui seul sait que c'est le dernier. Il sort de table sans rien dire — pour ne pas trop attrister —.

C'est fini ; il roule maintenant vers Paris, puis vers Lorient où il s'embarque sur le « Penthièvre ».

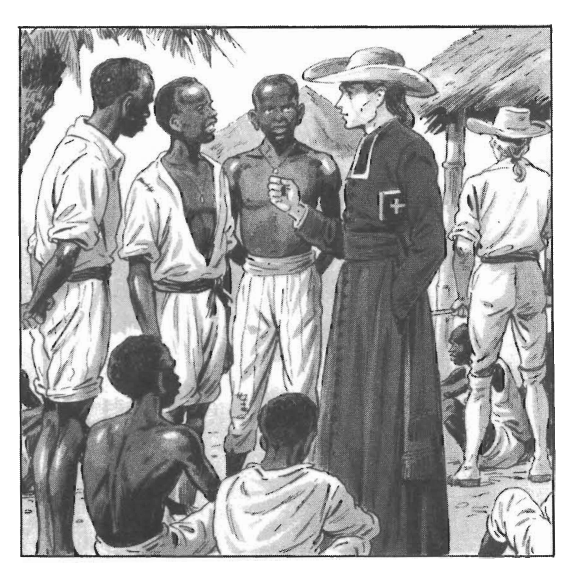
C'est le 30 décembre 1771. L'ancre est levée, la côte s'estompe peu à peu... Jean-Martin Moyë vogue vers la Chine.



46 Les voyages de ce temps-là n'étaient pas aisés comme ceux d'aujourd'hui. Il fallut de longs mois pour atteindre une première étape.

Ce n'est qu'au début de mai, en effet, que le « Penthièvre » touche l'Ile de France (aujourd'hui île Maurice, possession anglaise) non loin de Madagascar.

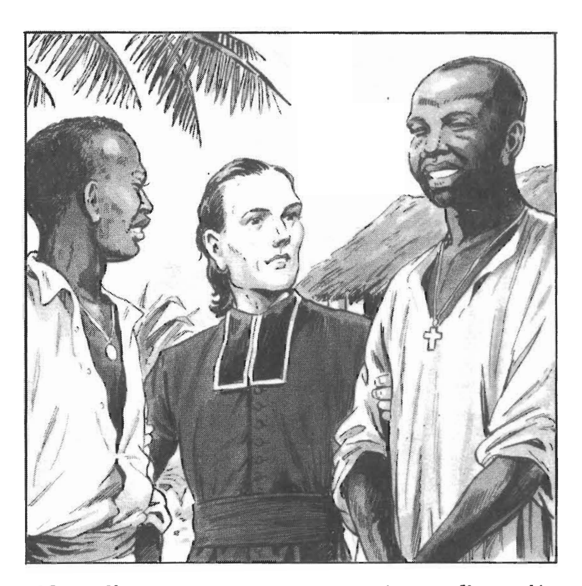
Un autre bateau doit faire la seconde partie du trajet. Jean-Martin ne perd pas son temps en l'attendant.



47 Il trouve qu'il a déjà fort à faire sur place. Un grand nombre d'esclaves étaient vendus dans cette île, et le Père Moyë les encourage et les console, leur annonce le Christ, en baptise quelques-uns.

Il leur apprend à se saluer en disant : « Loué soit Jésus-Christ ! » et trouve parmi eux des entraîneurs qui feraient de bons témoins et des catéchistes pour la masse.

Et toujours pas de bateau annoncé !



48 Il songe un moment à se fixer là. Chinois ou Noirs, que lui importe ! Ce qu'il veut, ce sont des hommes à aimer, à aider, quelle que soit la couleur de leur peau. Il déclare d'ailleurs que « les Noirs ont cent fois plus de disposition au christianisme que les Blancs ».

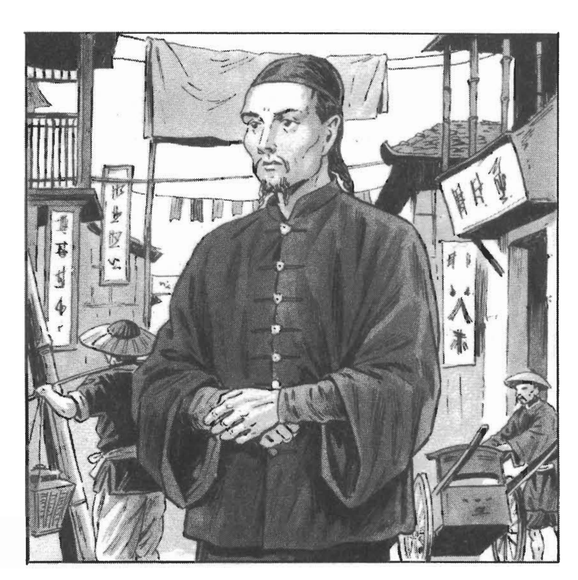
Tout de même, voilà le bateau qui va l'emporter là où ses supérieurs l'ont envoyé : en Chine.



49 Juste un an après son départ de Lorient, il débarque à Macao, siège de la Procure des Missions chinoises.

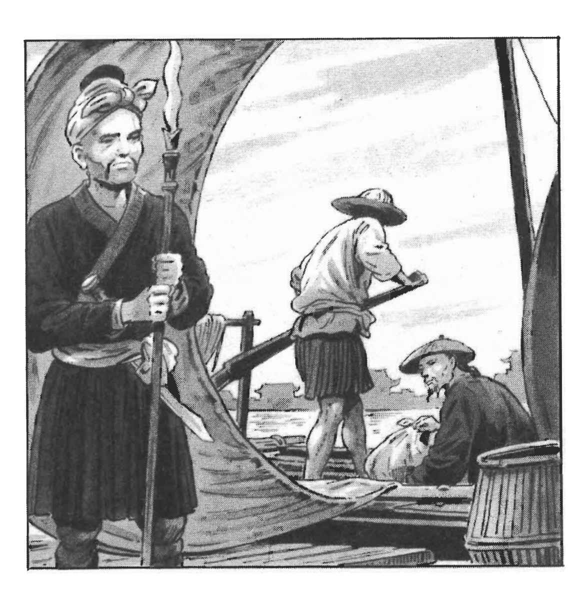
A cette époque, la Chine était absolument fermée aux Européens, et le seul fait d'y pénétrer n'était pas une petite affaire.

Pendant son séjour à Macao, Jean-Martin laisse pousser cheveux et barbe, et s'habille en civil.



50 Bientôt, avec son teint pâle, sa figure large aux pommettes un peu saillantes, il ressemble à un quelconque marchand chinois.

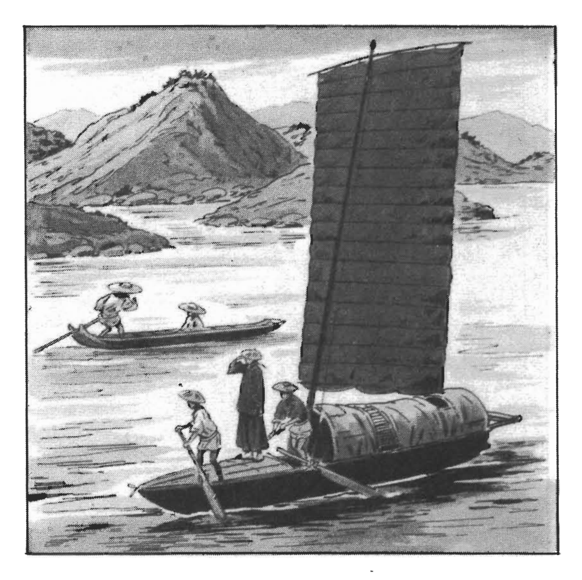
Décision est prise de l'envoyer dans la province du Se-tchuen, où Monseigneur Pottier est vicaire apostolique (ce qui correspond à évêque). L'année 1772 a été particulièrement dure pour les chrétiens de cette province, sans cesse persécutés.



51 Les missionnaires vivent traqués. L'un d'eux est emprisonné.

Ce tableau avive l'ardeur du Père Moyë. Dès que c'est possible, il s'en va rejoindre son poste.

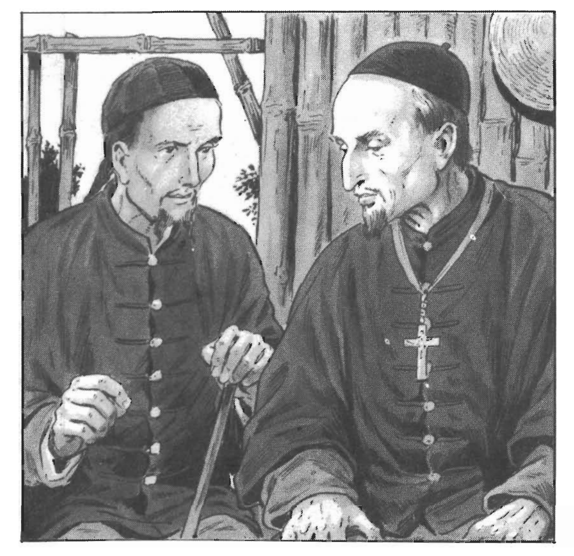
Il a pu se glisser dans une barque malgré la douane chinoise qui veille au port de Macao. Mêmes périls à Canton, puis à Fou-Chan. Là, il faut changer de barque.



52 Mais les conditions du voyage sont identiques. On y est mal nourri, dévalisé, presque maltraité, exposé à la vermine... traité comme un esclave.

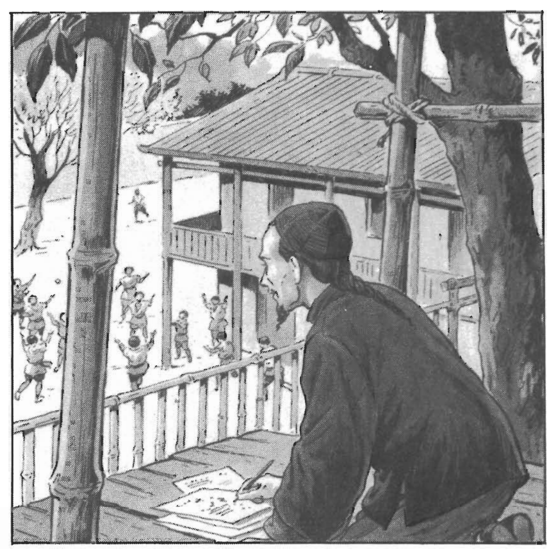
Jean-Martin se réjouit de toutes ces souffrances qui le préparent à sa vie de mission.

On arrive enfin à la frontière du Se-tchuen et bientôt après à Tchen-tou-fou, la capitale. C'est le 28 mars 1773. Le Père Moyë est épuisé, mais content.



53 Les fatigues et lès ennuis ne font que commencer. Il reçoit aussitôt de Monseigneur Pottier ordre de quitter la ville pour aller se réfugier à la campagne, dans une famille chrétienne.

C'est là que son évêque, traqué lui-même, vient faire sa connaissance. Les deux hommes se comprennent à demi-mot. Ils ont au cœur la même flamme apostolique. Monseigneur Pottier fait du Père Moyë son Provicaire, c'est-à-dire son adjoint immédiat.

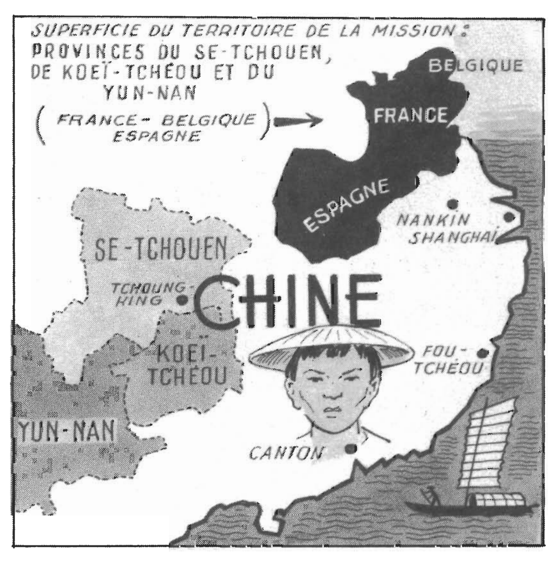


54 Il en espère de grandes choses pour la mission chinoise en cette province ; mais il ne se doute pas encore que la Providence lui a envoyé un saint.

Avant tout, il faut apprendre le chinois, et ce n'est pas une langue simple ! Heureusement que le Père Moyë a beaucoup de facilité. Dans son refuge, il écoute longuement les chants et les cris qui s'envolent d'une école voisine.



55 Il note, il étudie, il retient. Surtout, il n'oublie pas de demander au Saint-Esprit de l'aider. Le succès est prodigieux. Il le dit lui-même, en toute simplicité : « C'est par le secours divin que je suis parvenu à apprendre... jusqu'à pouvoir expliquer à nos chrétiens bon nombre de livres chinois et leur inspirer le goût de cette langue, car beaucoup ne comprennent pas les prières qu'ils récitent, le style sublime qu'on appelle mandarin étant si différent du langage commun ».



56 Bientôt, il pourra non seulement comprendre et se faire comprendre, mais composer lui-même, en chinois, des prières et des livres qui sont encore utilisés de nos jours.

Voilà donc notre missionnaire à l'œuvre. Le territoire de la mission (la province du Se-tchuen, avec celles de Kouitcheou et du Yun-nan qui lui sont annexées) est grand comme la Belgique, la France et l'Espagne réunies.



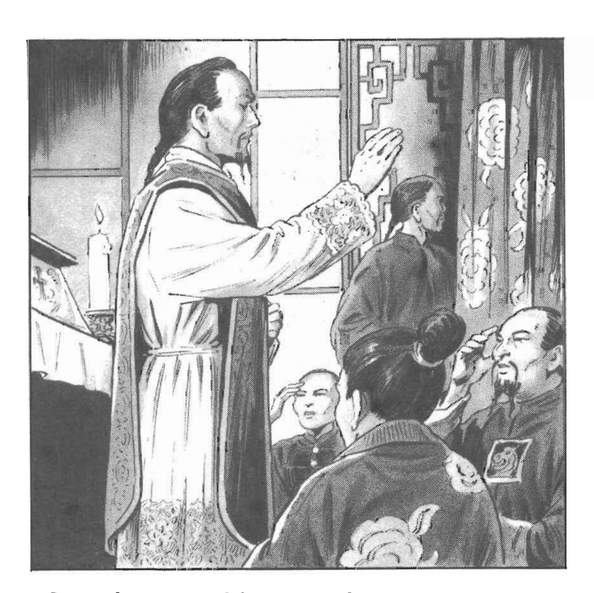
57 Jean-Martin reçoit en partage la partie orientale, qui compte deux mille chrétiens dispersés, sans aucun prêtre, et aussi le Koui-tcheou. Si le péril est partout, il est plus grand dans cette dernière région, où le mandarin a publié un ordre de « se saisir de tout étranger qu'on verra fréquenter les chrétiens, avec une récompense à quiconque pourra s'en saisir ».

On devine que cela ne fait qu'aiguiser l'ardeur de l'apôtre.



58 Va-t-il au moins trouver là de vrais chrétiens ? Il en rencontrera quelques-uns, qui l'aideront de tout leur pouvoir et témoigneront jusqu'à la prison, jusqu'au sang même.

Mais la masse est plutôt lâche, plus prompte à réciter de longues prières du bout des lèvres qu'à accomplir le plus petit acte de courage. Ils sont très peureux, et nombreux sont ceux qui, à la moindre alerte, renoncent à leur foi.



59 Ils ont bien quelque excuse. Et loin de leur jeter la pierre, il faut admirer la vaillance de ceux qui bravent tout pour le Christ.

A Tchong-kin-fou, la maison du banquier Lô est à la disposition du missionnaire, qui y célèbre la sainte messe et y fait le catéchisme quand il passe. La nuit, bien sûr, car le risque est gros pour tous. Toute la famille Lô est de la même trempe.



60 La fille de Lô se consacre au Seigneur et obtient la guérison de son père. La belle-sœur, devenue veuve, en fait autant. Une cousine, la jeune Thècle, fille de mandarin, convertit presque tous les siens.

Ainsi, par l'exemple d'une seule famille — et l'activité du saint missionnaire — la grâce passe abondamment à Tchong-kin-fou et les conversions se multiplient.



61 Dans une autre ville, Tchang-keou-kien, c'est la famille Kiao qui joue le rôle, faisant de l'Action Catholique bien avant qu'on donne ce nom-là à l'apostolat des chrétiens dans leur milieu.

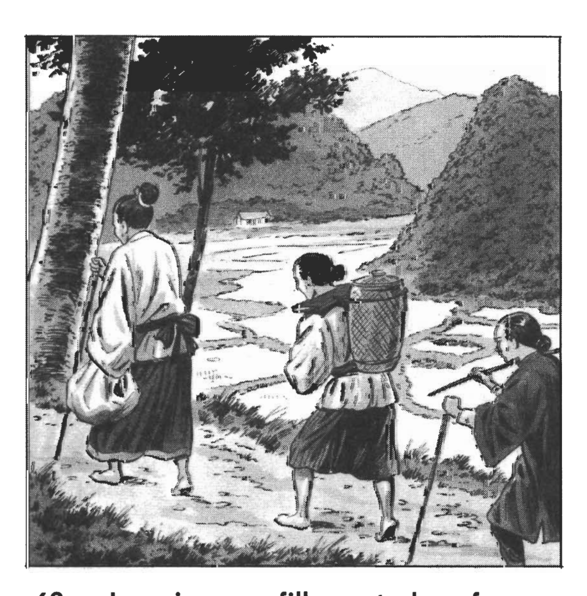
Jean-Martin trouve, dans une de ces familles de chrétiens vrais, son meilleur collaborateur, le jeune Benoît Sen. Ce garçon est d'une foi et d'une ardeur exceptionnelles.



62 Ayant été vraiment conquis par le Christ, tout son désir est de travailler pour Lui en Le faisant connaître à ses frères chinois.

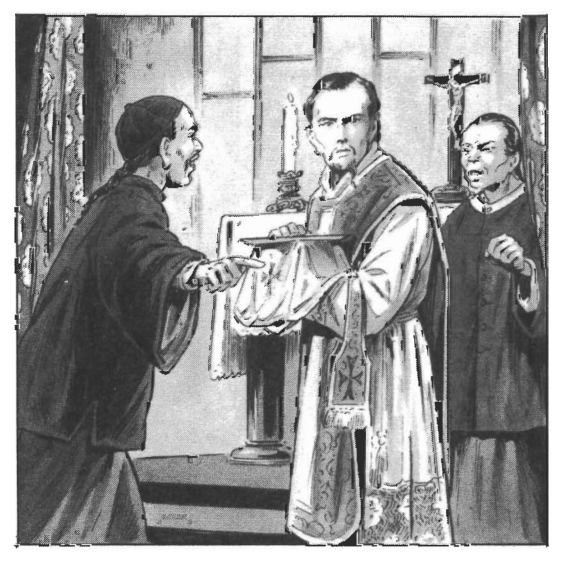
Le Père Moyë en fait son compagnon de mission. Ils sont presque toujours ensemble ; Benoît fait le catéchisme pendant que le Père confesse.

Bientôt, le jeune Sen suivra le Père à la torture et en prison, sans jamais faiblir.



63 Les jeunes filles et les femmes chinoises se montrent particulièrement vaillantes. Elles ont plus de cran que les hommes, et le Père Moyë trouvera en elles des auxiliaires prêtes à tous les dévouements, ne craignant, écrit-il, « ni les âpres sentiers de la montagne, ni la longueur du chemin, ni les persécutions, ni la mort, quand il s'agit de faire connaître le Nom de Jésus-Christ ».

Quel exemple pour nous !



64 Le missionnaire ne craint rien non plus de tout cela ; il va avoir à le montrer.

Déjà, bien des fois, il a échappé de justesse. A Che-kia-fong, il descendait de l'autel quand on le prévient que les satellites[1] sont là pour l'arrêter. Il parvient à s'enfuir.

A Long-ky, une fête païenne bat son plein. Les jeunes gens, excités, veulent se saisir de lui.

(1) On désignait ainsi les envoyés du mandarin.



65 Prévenu par une chrétienne, il se cache dans les buissons. On l'y retrouve et l'on brandit au-dessus de sa tête un marteau de fer. Il se croit perdu, mais quelqu'un crie : « Qu'on le laisse partir, pourvu qu'il ne prêche plus ici ! » Il ne saura jamais de qui est cette intervention à laquelle il doit la vie.

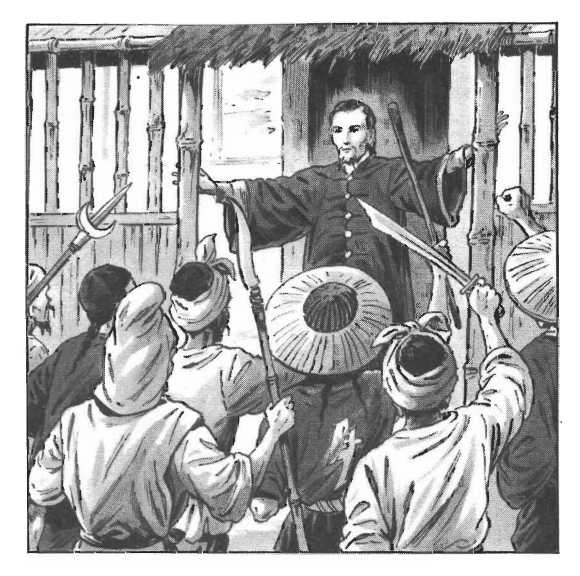
Pourtant les dangers se multiplient, en même temps d'ailleurs que sa parole atteint davantage de monde.



66 Le voilà, en mai 1774, dans les montagnes de Koui-tcheou. Il manque faire naufrage dans les cataractes d'une rivière.

Partout il doit se cacher, brouiller son itinéraire, pour pouvoir progresser.

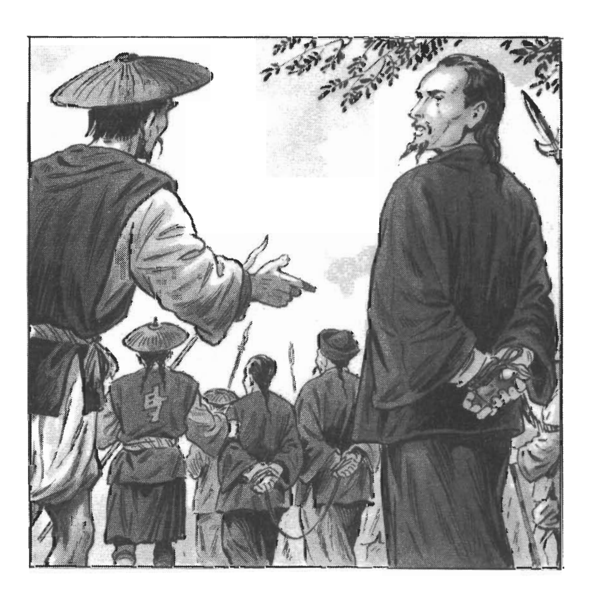
A Mao-tien, il célèbre la messe dans la maison d'un chrétien. Pendant ce temps, les païens investissent la maison, surveillent toutes les issues.



67 « Où est le maître de religion ? » demandent-ils.

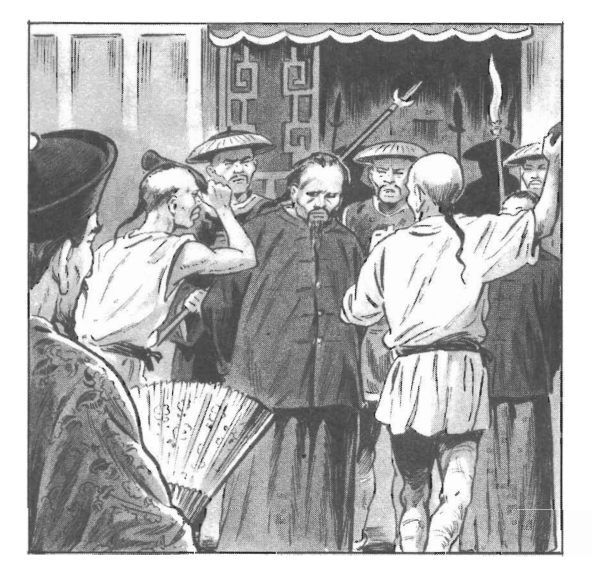
Jean-Martin se présente et rappelle que l'Empereur de Chine n'a pas interdit la religion chrétienne, ajoutant : « ...nous ne craignons d'ailleurs pas la mort ; nous la souffrons volontiers pour notre foi... »

Les païens passent dans une autre pièce et se font servir à manger. Vite, le Père en profite pour confier les vases sacrés et les ornements à des chrétiennes vaillantes.



68 On espère s'en tirer encore. Mais non, les païens reparaissent et décident d'emmener le Père Moyë, Benoît Sen et le chrétien qui les avait reçus chez le mandarin. On attache ensemble les deux Chinois, et le Père marche derrière, pensant : « Quel beau commencement ! Pourvu que la suite y réponde ! »

La foule regarde passer le groupe et le missionnaire répond fièrement aux questions : « Ce sont des chrétiens ».



69 A Benoît qui, courageux, cherche seulement ce qu'il devra répondre au mandarin, le Père dit, citant l'Évangile, de ne pas s'en inquiéter car le Saint-Esprit le lui soufflera au moment voulu.

Les inculpés sont maintenant devant le mandarin. D'abord les deux Chinois, qui sont violemment frappés au visage avec des semelles de cuir.

Le Père Moyë attend son tour.



70 « Qui es-tu ? » demande le mandarin.

« Je suis Européen et je suis venu faire connaître le Christ.

— A quoi sert ta religion ? Est-elle vraie ?

— Elle est vraie. »

Aussitôt, cinq soufflets s'abattent sur les joues du Père.

L'interrogatoire continue longuement. Chaque fois que le mandarin fait un signe, les coups pleuvent sur le visage du missionnaire.



71 Celui-ci s'exprime tellement bien en chinois — et d'autre part il a pris à tel point jusqu'à l'apparence physique d'un habitant du Céleste Empire, que le mandarin voudrait lui faire dire qu'il est Chinois.

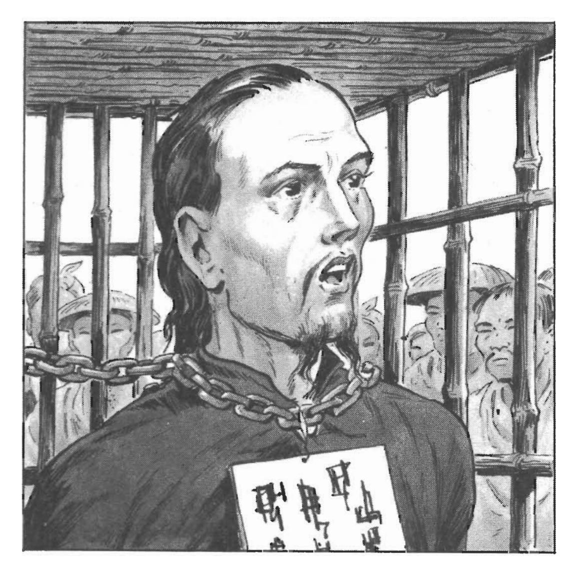
Cela l'arrangerait bien, car il se sent coupable envers la haute Autorité, d'avoir laissé pénétrer un Européen sur son territoire, ce qui alors était sévèrement puni.



72 Le Père Moyë s'en tirerait aussi à moindres frais. Mais tout, pour lui, est préférable au mensonge.

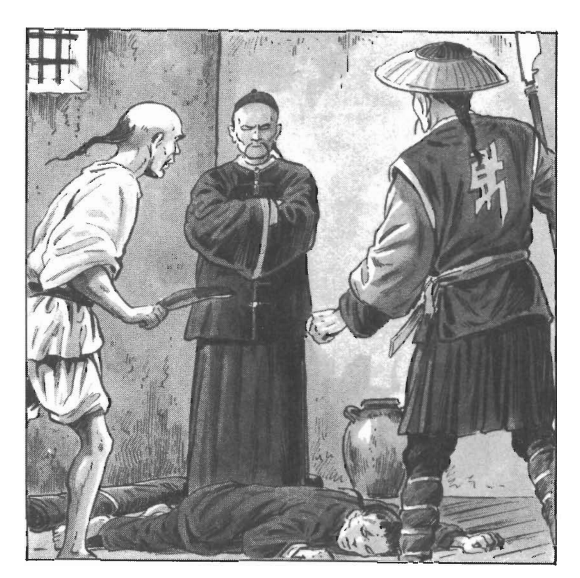
Il maintient donc qu'il est Européen, ce qui lui vaut la prison.

Belle occasion de continuer son enseignement ! Car la prison chinoise est à cette époque une cage à barreaux, autour de laquelle s'amassent les curieux, qui veulent voir le « diable d'Occident ».



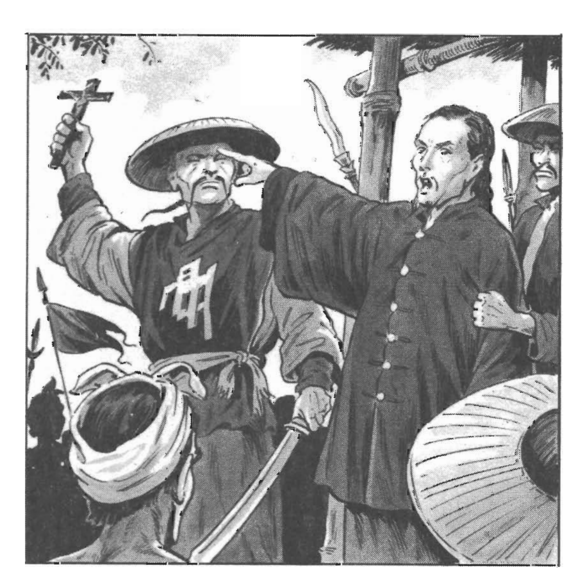
73 Le Père Moyë raconte dans une lettre qu'il prêchait soir et matin dans sa prison, les chaînes au cou, et qu'ainsi des milliers de païens avaient entendu l'Évangile.

Le Seigneur fortifie Lui-même son fidèle témoin : « A chaque coup qui frappait ma mâchoire, dira-t-il, je ressentais une nouvelle infusion de force divine, et je comprenais que cela ne venait pas de moi ».



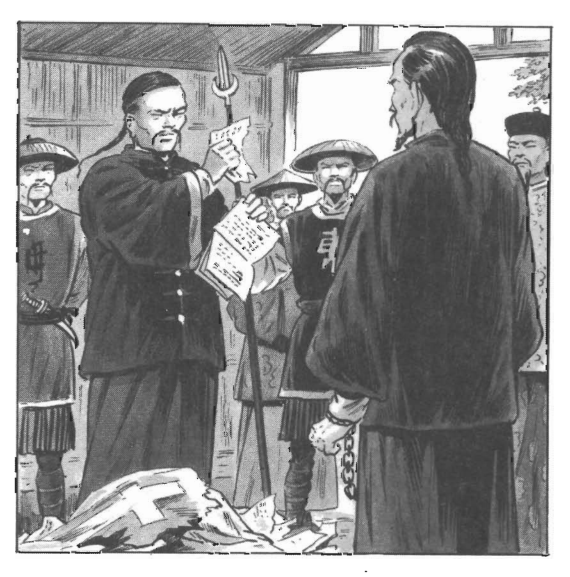
74 Benoît a été un jour si cruellement frappé — cent coups de lame de cuir en plein visage — qu'il s'écroule sans connaissance dans son cachot, la face tuméfiée, en sang. On craint qu'il n'en meure et on le ranime. Mais trois jours après, il est totalement guéri et prêt à souffrir de nouveau pour le Christ.

L'emprisonnement se prolonge, plus dur de jour en jour.



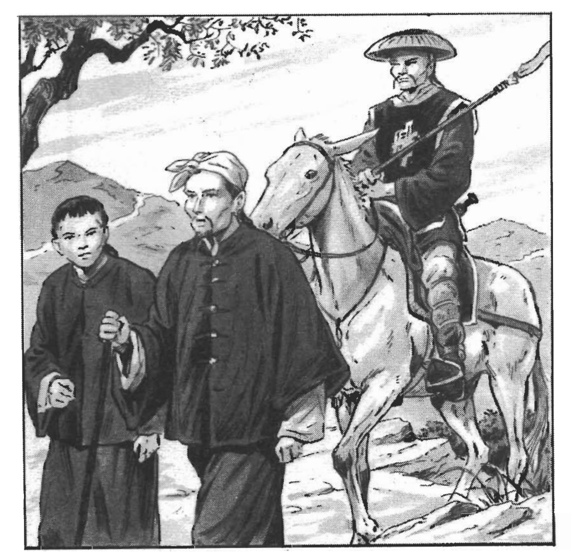
75 Il faut en finir, car les gens se convertissent.

Quand on lui a arraché son crucifix en disant : « Voilà leur idole », le Père a crié de toute sa foi devant l'immense foule : « Non, ce n'est pas une idole ! C'est l'image de Notre Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme, crucifié pour nous sauver ! » Et les coups qui lui ont fermé la bouche n'ont fait qu'augmenter l'émotion des assistants.



76 Le mandarin, ne sachant trop que faire, demande au Père de s'éloigner de son district et de n'y plus revenir. Le missionnaire répond simplement : « Si le mandarin l'ordonne, je m'en irai ».

On déchire devant lui tout ce qu'on avait pu trouver encore d'ornements sacrés et de livres de prières, et on le relâche enfin avec son catéchiste Benoît Sen.



77 Les deux missionnaires s'en vont en chantant leur merci à Dieu, et la foule s'attroupe pour les écouter.

Un satellite les accompagne pour s'assurer qu'ils quitteront le district ; il doit même en principe les conduire au mandarin voisin. Mais arrivé à la frontière, il n'a pas envie de continuer la route et se contente de leur voler leurs meilleurs vêtements avant de les laisser aller où ils veulent.



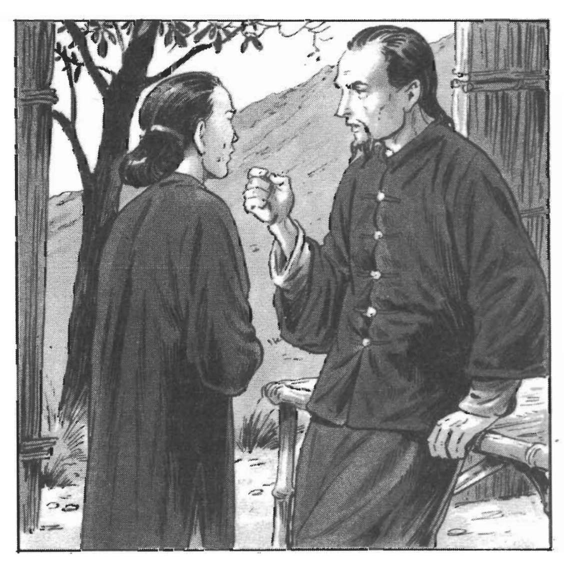
78 C'est au Se-tchuen qu'ils rentrent, constatant avec joie que leurs chrétiens sont restés fidèles, priant et faisant des sacrifices pour obtenir de Dieu leur libération. Aussi quelle joie de revoir le missionnaire et son catéchiste !

Bien des fois encore, le Père Moyë aura à se cacher et à souffrir la persécution. Mais il estime ne jamais payer trop cher la joie d'apporter la lumière, fût-ce à une seule âme.



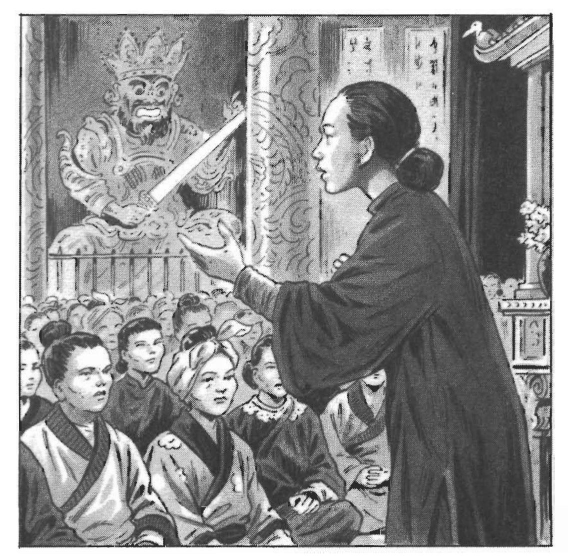
79 Et beaucoup reçoivent cette lumière du Christ et la reflètent à leur tour. Comme cette jeune chrétienne de douze ans — encore un membre de la famille Lô ! — qui déclare fièrement à un païen : « Il faut devenir chrétien non pas pour les honneurs et les richesses mais pour la gloire de Dieu et le salut du monde ».

Elle a bien compris, cette petite Chinoise !



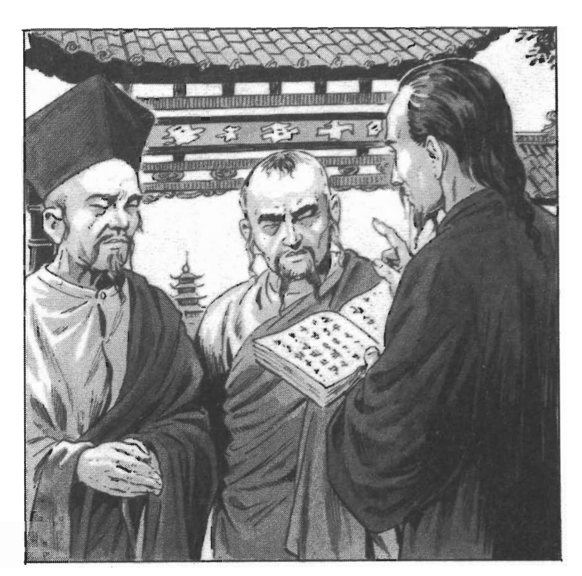
80 Au Koui-tcheou, les souffrances endurées portent leurs fruits : le Père apprend avec joie que les chrétiens emprisonnés ne lâchent pas. Bien plus, les geôliers eux-mêmes se convertissent à la vue de leur courage. Il leur envoie une jeune femme de vingt ans dont le mari est en exil pour sa foi.

Monique — c'est son nom — va sans peur, répétant les instructions du Père.



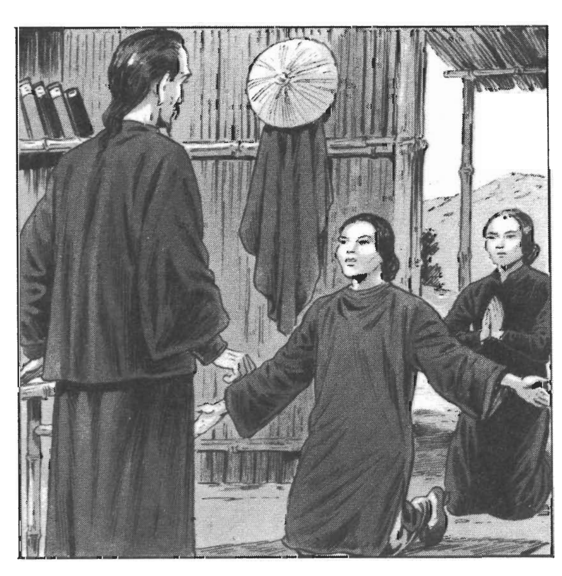
81 On l'enferme un temps. A peine sortie de prison, elle continue sa vie de témoignage, allant jusqu'à parler un jour de Jésus dans une pagode où s'étaient réunies plus de huit cents femmes.

Sa jeune sœur Lucie suit bientôt son exemple. Plus tard, mariée, elle entraînera son mari jusqu'au Yun-nan dans des campagnes d'apostolat.



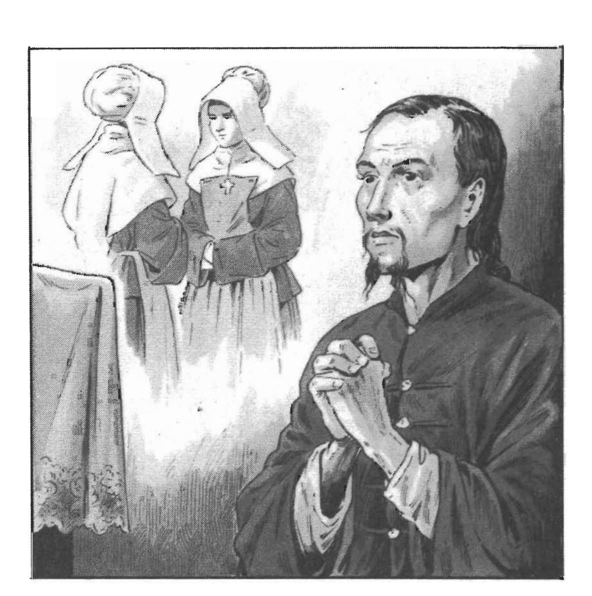
82 Le Père Moyë peut écrire : « Le nombre des chrétiens augmente de jour en jour ». Et la foi de ces chrétiens est de plus en plus vivante et vaillante.

Les baptêmes se multiplient. Des bonzes même veulent connaître la religion chrétienne. Une bonzesse reçoit le baptême des mains du Père, et fait ensuite des conversions autour d'elle.



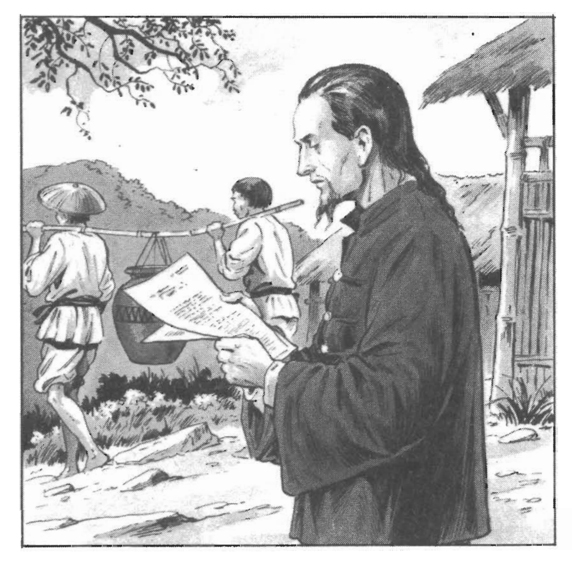
83 Dès le début de son séjour en Chine, le missionnaire a rencontré chez les femmes chinoises une foi, un courage qui ne se trouve pas chez les hommes.

Elles viennent à lui nombreuses, s'offrant aux missions les plus difficiles, demandant souvent d'être consacrées totalement à l'apostolat. Trente d'entre elles, après un an et demi de présence du missionnaire, se sont déjà données au Seigneur dans ce but.



84 Dans ses longs entretiens cœur à cœur avec Jésus, le Père Moyë sent grandir en lui une idée : pourquoi ne confierait-il pas une mission d'enseignement à ces vaillantes filles chinoises, comme il l'a fait en sa Lorraine natale avec ses chères Sœurs de la Providence !

Loin de les abandonner, il continue à les former de loin par ses lettres.



85 Il suit — avec quel cœur — les développements de son œuvre française et se réjouit des beaux résultats.

Ce qui réussit si bien en Lorraine ne peut-il pas convenir aussi pour la Chine ?

Toutes ces jeunes Chinoises au grand cœur ne demandent qu'à se dévouer, pourvu que par leur dévouement le Christ soit plus connu et mieux aimé.



86 Elles savent très bien captiver les enfants. Et les petits Chinois, comme les petits Français de l'époque, ont bien besoin qu'on les instruise et qu'on les forme.

Le Père Moyë a traduit pour ses chrétiens les principales prières. Il en a composé d'autres, ainsi que des méditations. Il s'efforce de développer entre autres l'amour de la sainte Vierge. Mais il ne peut être partout à la fois.



87 Les livres à la portée de la masse restent rares. Les gens ont besoin qu'on les visite souvent, sinon ils se découragent.

Ayant donc longuement réfléchi et prié — et s'étant aussi largement mortifié — pour obtenir la grâce de voir clair, le Père Moyë se décide à fonder, en Chine, ce qu'il appelle « l'Institut des Jeunes Filles Chrétiennes pour les écoles »[1].

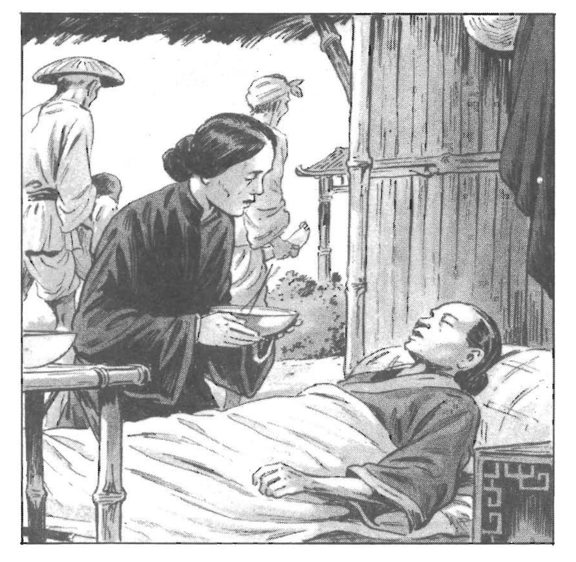


(1) Le nom exact est celui d'Institut des *Vierges* chrétiennes, qui veut dire jeunes filles consacrées à Dieu.



88 Une fois sa décision prise, il y va hardiment comme jadis en Lorraine. Ces jeunes Chinoises reçoivent de lui mission officielle d'enseigner la religion à leurs compatriotes, spécialement aux enfants.

Les volontaires sont tout de suite nombreuses. Pleines d'ardeur, sans aucun souci de la fatigue ou du danger, elles se lancent dans l'action, que d'ailleurs plusieurs d'entre elles avaient déjà commencée.



89 Elles vont avoir du travail plus qu'elles n'en pourront faire.

En effet, une terrible famine règne dans la province, amenant avec elle une épidémie de peste qui gagne de proche en proche.

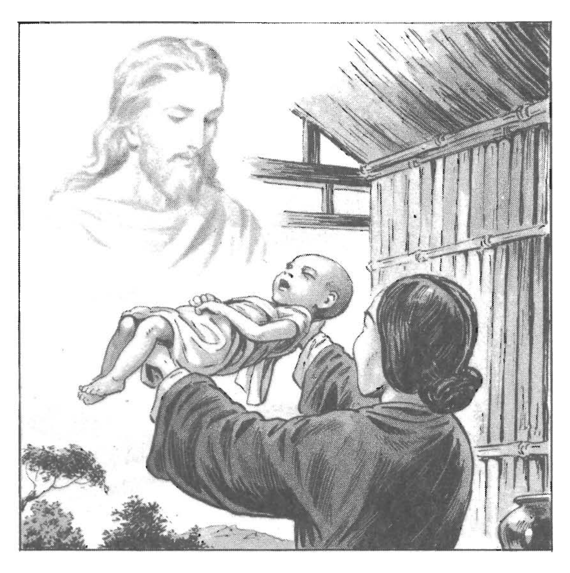
Les gens meurent par centaines, souvent abandonnés. La charité chrétienne trouve donc largement à s'employer. Les Jeunes Filles Chrétiennes soulagent comme elles peuvent, aident à mourir, ensevelissent.



90 Elles baptisent aussi, surtout les bébés qui meurent en grand nombre.

Ce souci d'ouvrir le ciel aux tout-petits par le baptême n'a jamais quitté le bon Père Moyë depuis qu'il était vicaire à Metz.

Constamment sur les routes, les vaillantes Jeunes Filles font des kilomètres pour baptiser les bébés en danger de mort.



91 « L'Œuvre Angélique », c'est le nom qu'a donné le bon Père à cette campagne de baptêmes des tout-petits. Et ce nom exprime une bien belle réalité.

Le nombre des petits anges que les Jeunes Filles Chrétiennes envoient ainsi au ciel est énorme. Plus tard, quand on fera des statistiques, on calculera que dans la province du Se-tchuen, sept cent sept mille baptêmes ont été donnés en trente-quatre ans seulement. Catherine Lô à elle seule baptisa deux mille bébés, qui tous moururent peu après.



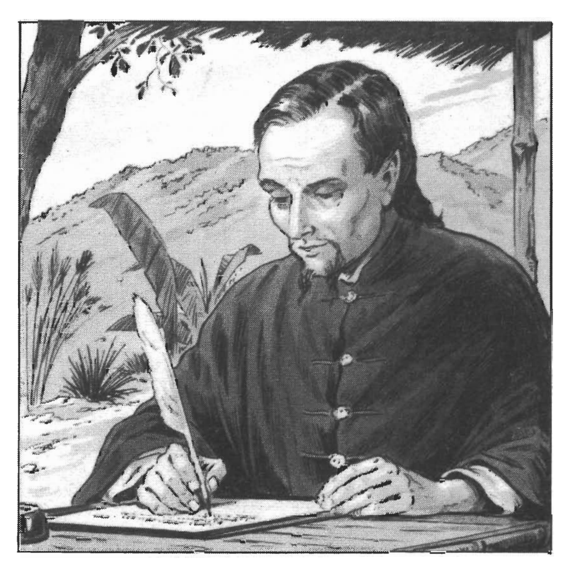
92 Un bien aussi grand ne peut pas laisser le démon indifférent. Le Père Moyë, dans cette œuvre si belle comme dans toutes celles qu'il a entreprises, aura à souffrir des ennuis de toutes sortes : critiques, contradictions, dénonciations.

C'est la marque même qu'il est inspiré de Dieu dans ses activités. D'ailleurs, la façon humble et docile dont il accueille les avis de ses supérieurs prouve sa sainteté.



93 Par cette « Œuvre Angélique pour le baptême des enfants », le Père Moyë a semé — sans le savoir — la petite graine qui, cultivée par un autre grand apôtre, Monseigneur de Forbin-Janson, deviendra l'Œuvre Pontificale de la Sainte Enfance.

Cette œuvre, on le sait, veut que les petits enfants païens abandonnés ou même menacés de mort dans leur pays, soient sauvés et faits chrétiens par leurs frères et sœurs catholiques du monde entier.



94 Déjà le Père Moyë écrit longuement en France pour demander de l'aide. Il raconte le travail merveilleux que font les Jeunes Filles Chrétiennes.

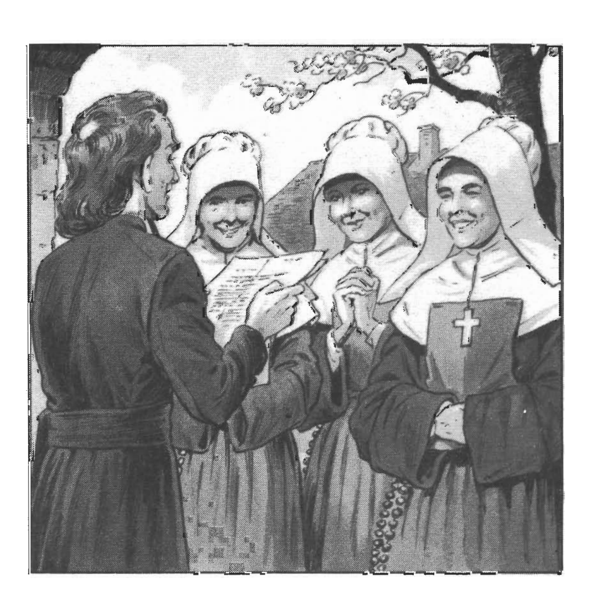
De plus en plus il s'appuie sur ces vaillantes Chinoises et leur confie des responsabilités.

Il les forme à leur belle mission, ainsi qu'il l'écrit à ses chères Filles de la Providence de Lorraine :



95 « Nous avons ici un séminaire de Jeunes Filles Chrétiennes propres à devenir maîtresses d'école... Je leur ai expliqué nos quatre grandes vertus de simplicité, d'abandon à la Providence, de pauvreté et de charité, leur disant que c'étaient là les quatre colonnes sur lesquelles nous bâtissons ; avec elles, l'édifice subsistera ; sans elles, il tombera en ruines... »

Cette lettre est datée de 1781.



96 En Lorraine, on s'enthousiasme pour ces Sœurs lointaines. On est avide de détails. L'entreprise du Père Moyë est audacieuse... et nouvelle. On n'avait encore jamais vu, en Chine, de religieuses vivant apparemment la vie de tous, mêlées à la population, catéchisant et enseignant enfants et adultes.

Car les élèves sont souvent plus âgés que les maîtresses.



97 A côté de l'instruction aux enfants, le missionnaire poursuit en effet le même but que ce que nous appelons aujourd'hui l'Action Catholique : faire évangéliser la femme païenne par la femme chrétienne.

Et les membres de son Institut des Jeunes Filles Chrétiennes y réussissent à merveille. Tout ce qu'il entreprend est tellement basé sur la prière et le désir ardent de faire connaître Jésus !



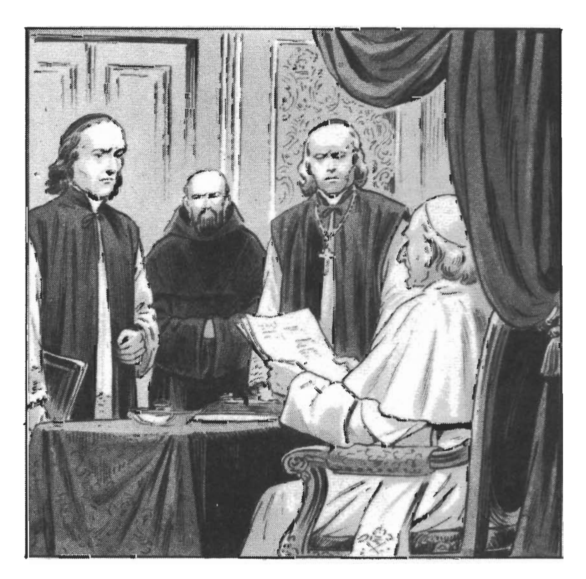
98 Son saint ami le Père Gleyo, un missionnaire qui a été longuement torturé et gardé huit ans en prison, l'encourage fortement. Il l'assure que cette fondation est voulue de Dieu : « La sainte Vierge s'en charge », lui écrit-il.

Ce même Père Gleyo plaide la cause du nouvel institut auprès de l'évêque qui hésite beaucoup et ne sait quel parti prendre.



99 C'est que là encore, on s'en doute, les critiques ne manquent pas. Les supérieurs du Père Moyë ne le comprennent pas toujours.

L'un d'entre eux « ne peut se faire à la mission de femmes faisant quelquefois jusqu'à dix lieues pour exercer leur ministère, prêcher, instruire les filles, baptiser... » et lui crée beaucoup de difficultés, ne se gênant pas pour le critiquer ouvertement.



100 Le bon Père, qui a déjà tant d'occasions de souffrances : fatigues, privations, persécutions, ressent vivement cette opposition qui lui vient de ses propres frères. Mais il sait la valeur de la croix : « Oh ! la bonne voie que celle des contradictions ! » s'écrie-t-il.

Les choses s'enveniment et, de part et d'autre, on écrit à Rome pour avoir l'avis de la plus haute autorité de l'Église.



101 Les courriers sont très lents à cette époque.

Quand la réponse arrivera, bien des mois après, approuvant l'institut fondé par le Père Moyë, celui-ci ne sera plus en Chine.

Et c'est celui-là même qui l'avait le plus critiqué qui lui enverra le texte de la réponse, ajoutant combien il regrettait de n'avoir pas compris tout de suite, et combien il se réjouissait de voir cette belle œuvre approuvée.



102 En attendant, l'institut se développe contre vents et marées.

Les Jeunes Chrétiennes se donnent sans réserve, ainsi qu'en témoigne cette lettre : « Entourée de filles tout le jour, la vierge chinoise leur apprend avec une patience à toute épreuve le catéchisme, les prières, les pratiques chrétiennes que celles-ci, de retour au foyer, ne manqueront pas de répéter et de propager autour d'elles... »



103 « ...L'école terminée, les femmes à leur tour envahissent la chambre de la « tante » (c'est ainsi qu'on la nomme). Elles réclament ses conseils, lui soumettent les objections populaires contre la religion... écoutent ses instructions toujours simples et persuasives... Souvent, les vieillards se mêlent à ces réunions, et... des hommes de tout âge se tiennent dans la cour, assis sur leurs talons... écoutant dans un religieux silence les paroles de la « tante »... »



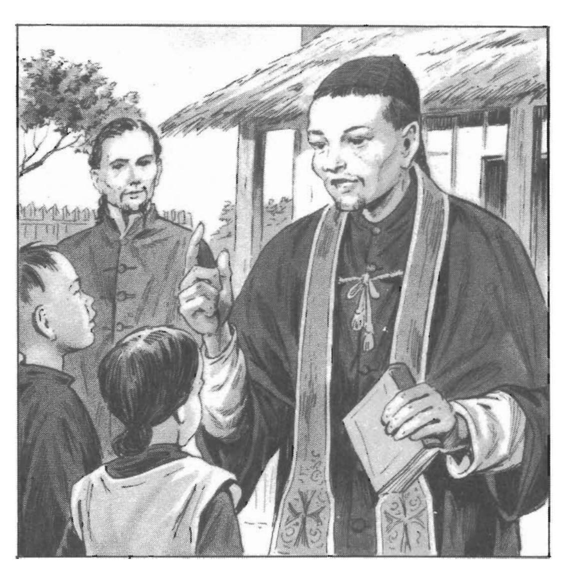
104 L'action apostolique des Sœurs chinoises du Père Moyë est très importante, on le voit. Et nombre de jeunes filles ou de veuves, gagnées par leur exemple, s'offrent à partager leurs travaux.

Les districts voisins en demandent, car là où elles travaillent, l'atmosphère change peu à peu et la foi s'affermit.



105 Comme les missionnaires, elles sont au danger et subissent la persécution, souhaitant souvent le martyre.

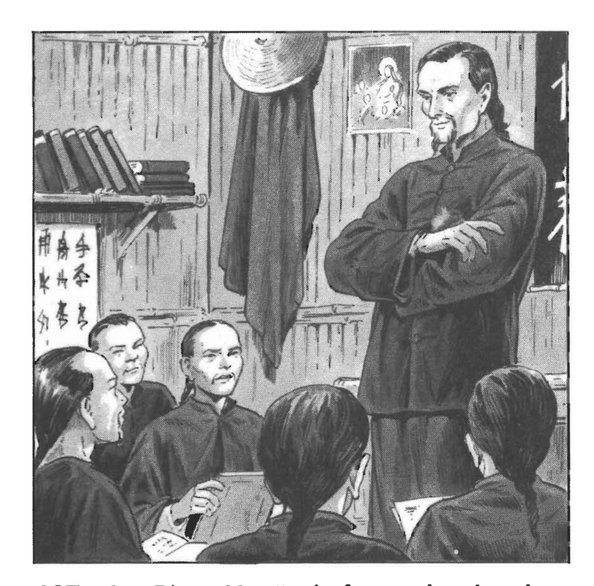
Trois d'entre elles auront cet honneur et seront béatifiées par saint Pie X le 2 mai 1909 : Lucie Y, Agathe Lin et Marthe Ouang. On peut les prier très fort, ces bienheureuses martyres chinoises, pour que par leur intercession, le Seigneur fortifie les vaillants chrétiens chinois d'aujourd'hui, et sauve ce beau pays.



106 Ce qu'il a fait pour l'instruction des filles, le Père Moyë désire évidemment le faire pour les garçons.

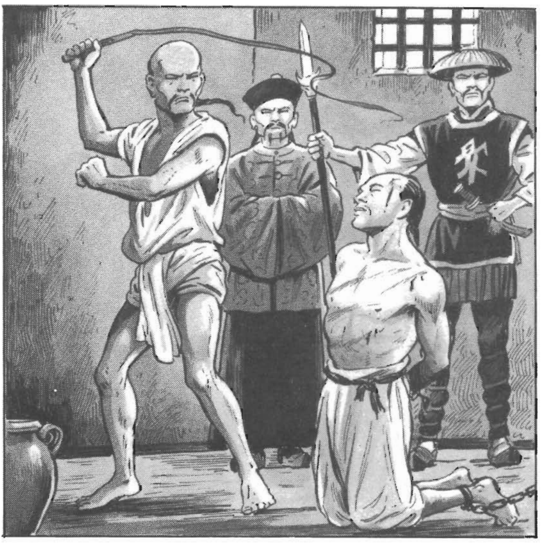
C'est beaucoup plus difficile puisque, nous l'avons dit, les dévouements sont bien plus rares de ce côté.

Tout de même, il a déjà eu de bons catéchistes chinois, et Benoît Sen, son premier, est devenu un prêtre fervent qui fait beaucoup de bien.



107 Le Père Moyë, à force de chercher des volontaires dans les familles chrétiennes, peut enfin grouper sept jeunes gens et commence aussitôt à les instruire en vue de leur mission future.

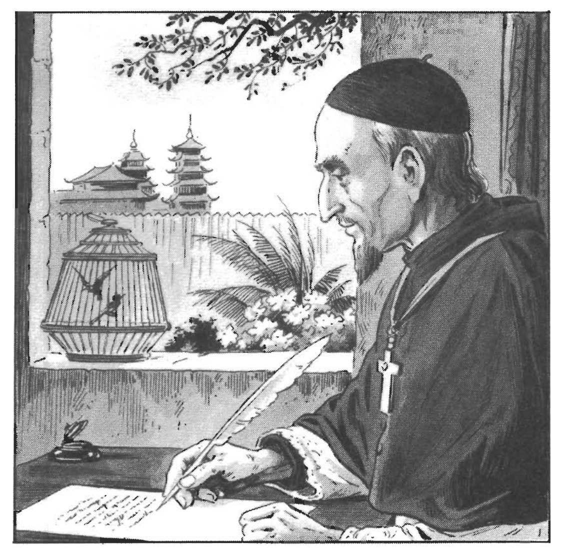
Ce petit noyau devient un séminaire d'où sortirent plusieurs prêtres chinois. L'un d'eux, Augustin Tchao, était un des geôliers qui, en 1774, avaient tant fait souffrir le Père.



108 La parole ardente du captif l'avait alors converti. Baptisé, il était devenu catéchiste. Et le voilà maintenant prêtre, grâce à celui qu'il a longuement torturé.

Augustin Tchao sera non seulement un très bon prêtre, mais il donnera au Christ le témoignage du sang, mourant en prison en 1815 des tortures subies pour son refus d'apostasier.

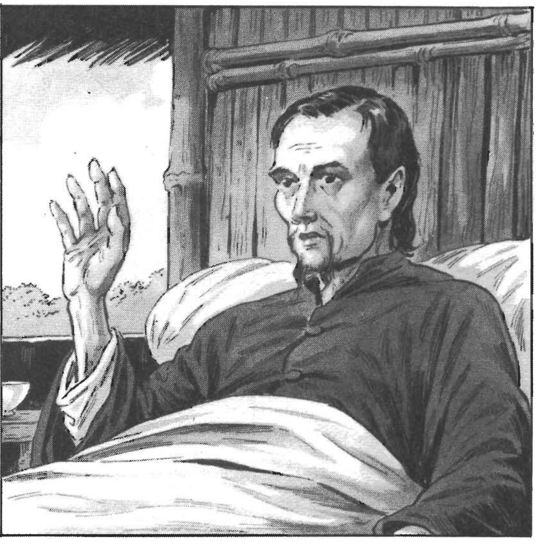
Il fut déclaré bienheureux en 1900.



109 On peut dire que le Père Moyë a bien travaillé en Chine.

Son évêque n'hésite pas à écrire : « Parmi les missionnaires du Se-tchuen, je n'en connais pas de plus saint que le Père Moyë ».

Aussi, dans son district, y a-t-il, d'après le témoignage d'un confrère, « plus de fervents chrétiens que dans toute le reste de la mission ».



110 Il peut quitter la Chine. Son œuvre continuera et se développera sans cesse. Son souvenir aussi demeurera. De père en fils on se le transmet dans les foyers chinois.

Car après être resté dix ans en Chine, le Père Moyë va rentrer au pays. Sa santé est complètement délabrée. Réfugié dans une famille chrétienne, il y est si malade qu'on craint de le voir mourir.



111 Son estomac ne peut plus supporter le riz, nourriture habituelle des Chinois. On ne sait comment l'alimenter. Il est d'une maigreur effrayante.

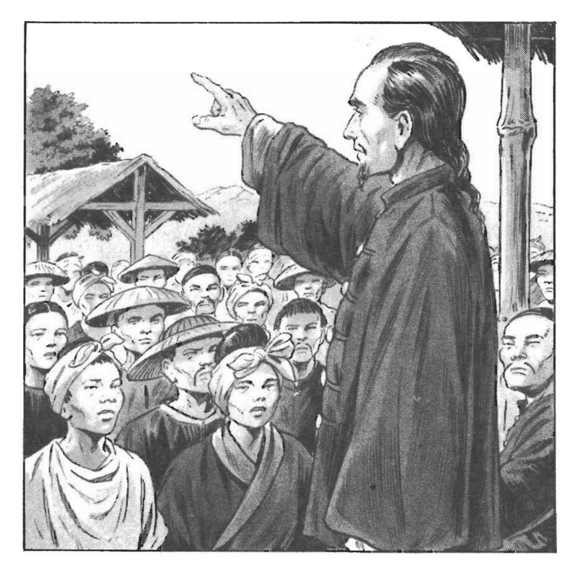
« Je dis la messe pour obtenir une bonne mort, écrit-il, et j'invitai mes chrétiens à prier pour moi à cette intention. Après cela, il m'arriva quelque chose qui me parut extraordinaire et me fit penser à retourner en Europe... J'eus deux songes... »



112 Le Père Moyë se rétablit en effet à peu près de cette grave maladie, mais son évêque juge comme lui qu'il faut quitter la Chine.

Dès qu'il a retrouvé quelques forces, le Père fait une tournée d'adieux dans son district.

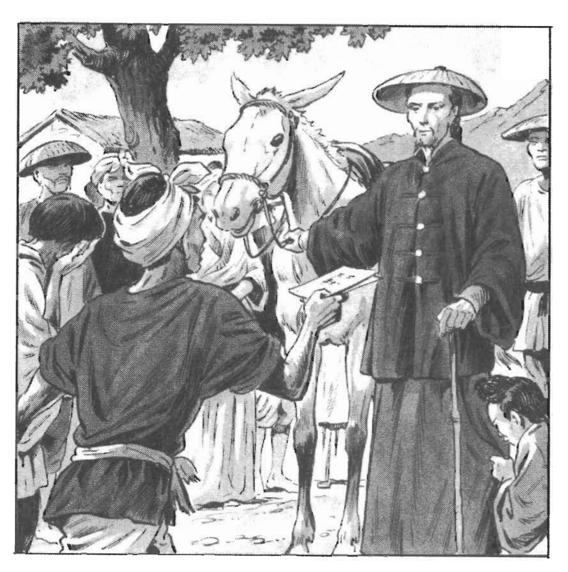
Il supplie partout ses chrétiens de « ne pas se relâcher de leur ferveur... » Il recommande qu'on maintienne ses chères écoles dont l'idée « a été inspirée par la sollicitude maternelle de la Bienheureuse Vierge Marie ».



113 Il pense aux persécutions toujours à craindre et exhorte à la vaillance : « Les peureux n'auront point de part dans le paradis... ».

S'adressant aux parents, il leur rappelle que leur premier devoir est de « veiller à l'éducation de leurs enfants dès le jeune âge ».

Enfin, il confie tout son monde « à la divine Providence, à Jésus-Christ, à la Bienheureuse Vierge et aux anges gardiens ».



114 Les larmes coulent souvent en ces scènes d'adieux.

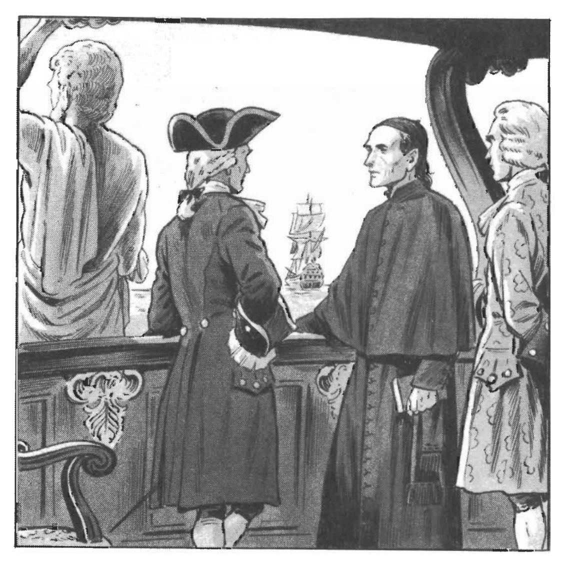
Au moment où il quittera ce Se-tchuen où il a tant travaillé et souffert, deux messages lui seront remis, qui lui donneront une bien grande joie : messages d'union et de fraternité de ses Sœurs chinoises aux Sœurs de la Providence que le bon Père va retrouver.

« Demandez à Dieu qu'il nous envoie des pères spirituels pour avoir soin de nous », supplient-elles.



115 « Bien qu'éloignées de corps, nous désirons être unies de cœur avec vous... Remerciez Dieu avec nous de nous avoir envoyé le Père... Il a souffert de la part des païens des injures, des coups, des malédictions, et de la part des chrétiens, des crève-cœur par leur mauvaise conduite... Soyons unies à jamais... »

C'est le 2 juillet 1783 que le Père Moyë s'en va vers Macao, laissant tous ses chrétiens dans les larmes.



116 Il y a douze ans qu'il a quitté la France, un peu plus de dix ans qu'il est en Chine. Il lui faudra encore presque une année pour rejoindre Paris. Si pénibles que soient alors ces longues traversées, le voyage lui permet tout de même de récupérer un peu de santé.

Il a hâte, maintenant que la brisure est faite avec tout ce qu'il laisse en Chine, de retrouver ses œuvres lorraines.



117 En mai 1784, le Père Moyë arrive au Séminaire des Missions Étrangères. Le temps de donner des nouvelles, d'être présenté au roi Louis XVI et à Madame Louise de France, devenue carmélite, qui veut lire les messages des Sœurs chinoises, et il part vers l'Est.

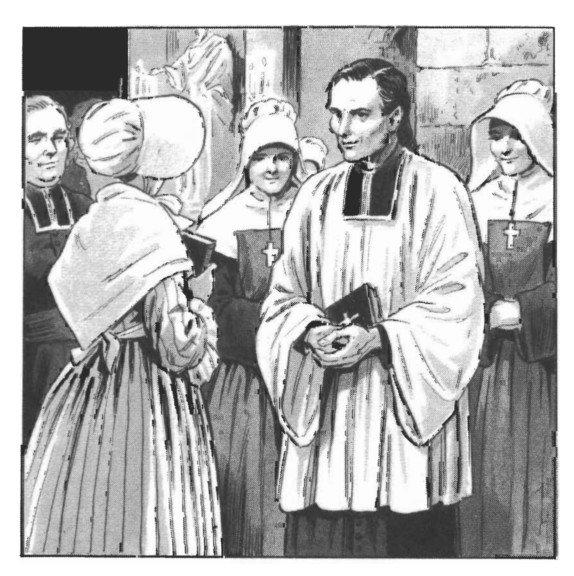
Quelle joie pour lui de retrouver à la fois sa terre natale et la congrégation bien établie ! Comment reprendre un contact vivant avec toutes les Sœurs ? Par la prière en commun, pense-t-il.



118 Et il les convoque en divers points pour des retraites qu'il leur prêche lui-même, heureux de voir que la ferveur s'est maintenue partout. L'Institut s'est développé tout doucement.

Mais il faut susciter des vocations plus nombreuses, créer de nouveaux noviciats.

Le Père Moyë n'hésite pas. Il reprend la route, non plus les sentiers chinois où le péril est à chaque pas, mais les chemins de France.



119 Missionnant de ville en village, semant partout l'Évangile — et aussi, sans le savoir, son témoignage de saint — il ranime les volontés, renouvelle la ferveur, aide les hésitants. Bien des jeunes filles qui ne savaient pas reconnaître l'appel de Dieu, trouvent grâce à lui leur vocation et viennent grossir les rangs des Sœurs de la Providence.

Beaucoup de nouvelles écoles s'ouvrent, à la grande joie des populations.



120 De partout on le demande pour prêcher des missions. Il se donne à fond à cet apostolat.

La foi en effet s'affaiblit. On approche de la grande tempête de 1789.

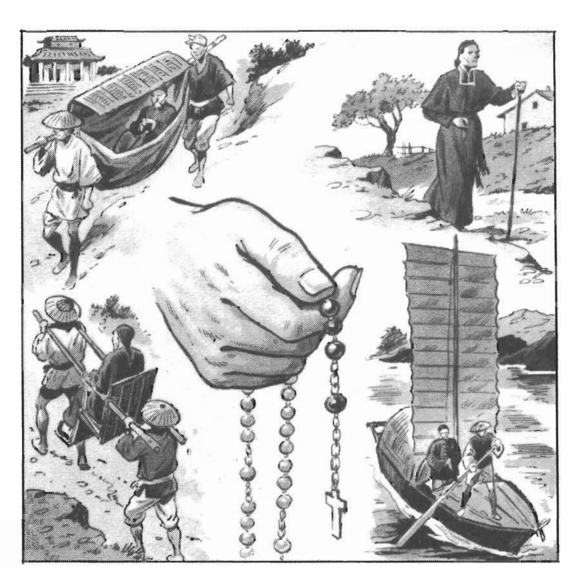
Des prêtres pauvres et menant une vie mortifiée comme le Père Moyë, peuvent encore se faire entendre de ces masses que la misère excite et risque de détourner de Dieu.



121 Le Père Moyë essaye d'enrayer le mal.

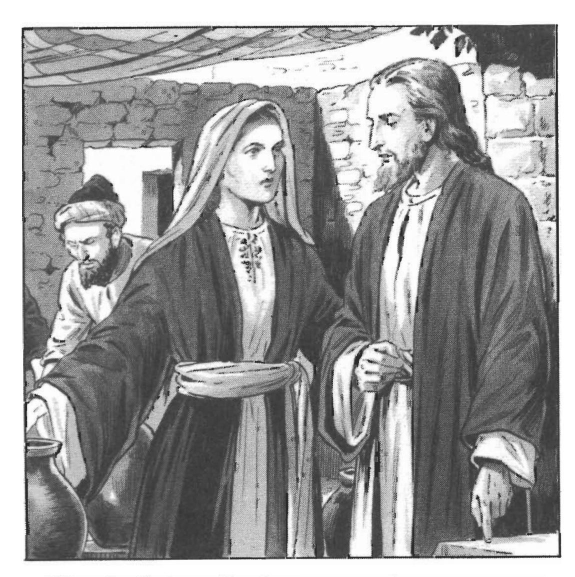
Il rappelle à chacun ses devoirs d'état, que rien ne permet de négliger. Il distribue des tracts, des brochures qui prolongeront son enseignement.

« Sa réputation,... sa sainteté, son zèle infatigable, eurent vite gagné tous les cœurs et attiré la confiance », écrit un curé heureux du bien fait par le missionnaire dans sa paroisse.



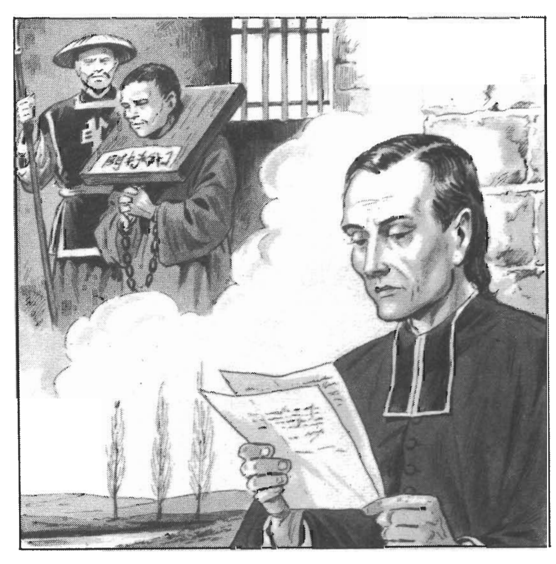
122 C'est peut-être surtout sa prière incessante qui obtient toutes ces grâces. La manière dont il célèbre la sainte messe vaut déjà un sermon.

Et il aime tant la sainte Vierge ! Il avoue que lorsqu'il pense à elle, une grande douceur lui envahit l'âme. En a-t-il dit, des chapelets, à pied ou en palanquin, en barque ou en chaise à porteur, en France, sur les océans ou en Chine.



123 Et il les disait comme il avait appris à ses chrétiens à le faire, c'est-à-dire en pensant longuement aux mystères de la vie de Jésus et de sa mère Marie.

Il est plus que jamais débordant d'amour et de confiance pour le Seigneur ; cela transparaît en lui et gagne les cœurs beaucoup plus rapidement que les belles explications.



124 A-t-il oublié la Chine ? Bien sûr que non.

Il écrit souvent, envoie des dons recueillis en France, donne des nouvelles des Sœurs françaises et en demande des Sœurs chinoises. Et toujours il conseille, console, encourage.

Il apprend un jour la mort du saint Père Gleyo, suivie de celle de son premier catéchiste, le prêtre chinois Benoît Sen, qui a été à nouveau torturé pour sa foi.



125 La persécution continue là-bas. Mais c'est en France que le Père Moyë va être de nouveau pourchassé, en même temps que tous les prêtres qui veulent rester fidèles au Pape, Vicaire de Jésus-Christ.

Courageux comme toujours, le Père, dès qu'il connaît le serment qu'on exige des prêtres contre leur conscience, se préoccupe d'éclairer ses confrères.



126 Il parcourt les campagnes, expliquant de quoi il s'agit aux curés peu instruits, et les encourageant à rester fidèles en refusant le serment.

La tempête révolutionnaire s'étend rapidement, menaçant de tout balayer. Les congrégations religieuses se disloquent. L'œuvre du fondateur va-t-elle sombrer ?

Le Père Moyë prend aussitôt les dispositions nécessaires.



127 Il regroupe à Trêves, de l'autre côté de la frontière, tout ce qu'il peut des Sœurs de la Providence. C'est là que se sont réfugiés l'évêque et nombre de prêtres fidèles.

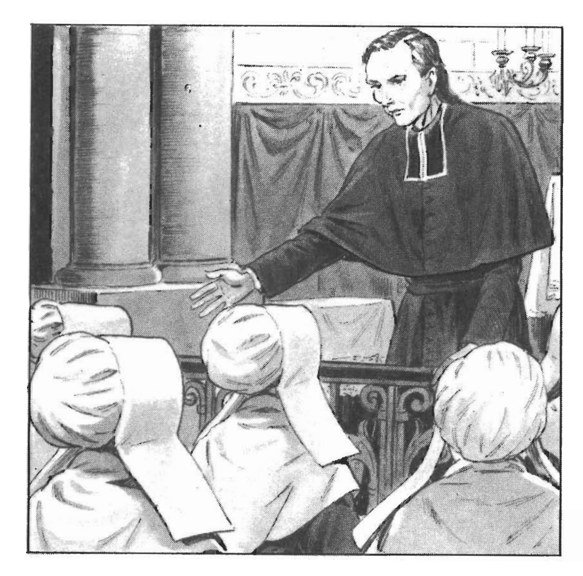
La Supérieure Générale des Sœurs y arrive bientôt et prend la tête du petit groupe. Le Père Moyë les installe le mieux possible, à l'hôpital ou chez de charitables habitants.



128 Pour lui, il est trop heureux de trouver un grenier solitaire, où il pourra prier et se mortifier à son aise.

Il est de plus en plus usé et presque épuisé. Pourtant, il ne refuse pas de prêcher encore chaque fois qu'on le lui demande. Dans le canton de Bitche, il donne des missions pendant cinq mois.

Rentré à Trêves, ses forces déclinent de plus en plus.

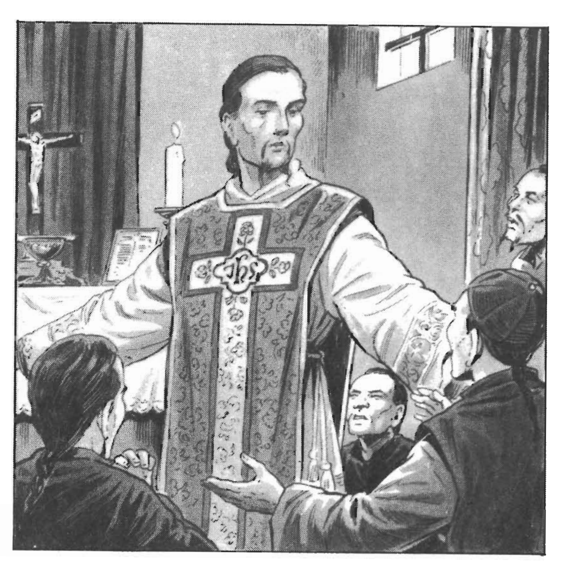


129 Il reste des heures devant le Saint-Sacrement (exposé par roulement dans toutes les églises de la ville).

Il continue à prendre soin de ses religieuses ; il donne des retraites et passe encore de longues heures de nuit en oraison.

Va-t-il s'éteindre ainsi, à petit feu ?

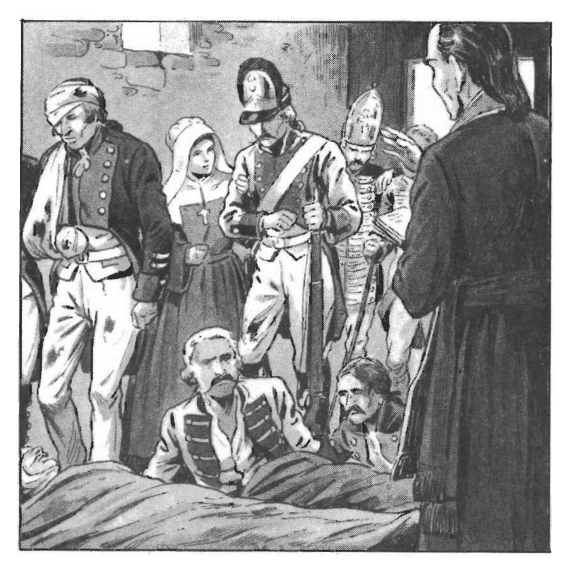
Non, le Seigneur a prévu pour son bon serviteur une mort douloureuse, mais héroïque.



130 En Chine, un jour que la maison où se tenait une réunion de prière venait d'être cernée et qu'on le pressait de se sauver, il a d'abord achevé l'exercice, disant : « Si je dois mourir, je mourrai comme le soldat à son poste, en faisant mon devoir ».

Le Seigneur l'a alors protégé bien des fois. Mais maintenant c'est fini, l'heure de la récompense va sonner pour le Père Moyë.

La mort le prendra « à son poste » en plein exercice de la charité.



131 Trèves reçoit des réfugiés de tous les genres. C'est ainsi qu'y arrivent de nombreux blessés (après les combats meurtriers de Valmy et de Jemmapes).

Pour un chrétien — et plus encore pour un prêtre — la charité du Christ ne connaît pas de frontière. Le Père Moyë offre donc aussitôt son aide ; il connaît l'allemand, ce qui lui permet de réconforter tous ces malheureux.

L'année 1792 va bientôt s'achever.



132 Pendant plusieurs mois, le Père fait ce travail épuisant d'aumônier d'hôpital, d'ami et de consolateur de tous.

Une épidémie de typhus s'est déclarée, raréfiant les visites auprès des lits des contagieux. Pas un instant, le Père ne songe à fuir. Se multipliant à la mesure des besoins, il va jusqu'à l'extrême limite de ses forces... jusqu'à ce que le mal le terrasse à son tour.



133 C'est le 19 avril 1793, en revenant de l'hôpital, qu'il se sent atteint par la terrible maladie.

Sachant que c'est pour lui la fin, il fait aussitôt le sacrifice de sa vie à Dieu, unissant ses souffrances à celles de Jésus dans sa Passion et les offrant pour sauver le monde.

Il demande lui-même les derniers sacrements et les reçoit avec une grande ferveur.



134 Puis il entonne, d'une voix défaillante, le beau chant de remerciement qu'est le Te Deum.

Maintenant, il est dans un grand recueillement qui durera jusqu'au bout. Il ne parle plus.

Le 4 mai au petit jour, la mort est là. Le Père, dans un dernier effort, étend ses bras en forme de croix. On lui présente le crucifix à baiser.



135 Tous ceux qui l'entourent retiennent à grand-peine leurs larmes.

Enfin il murmure le nom de Jésus.

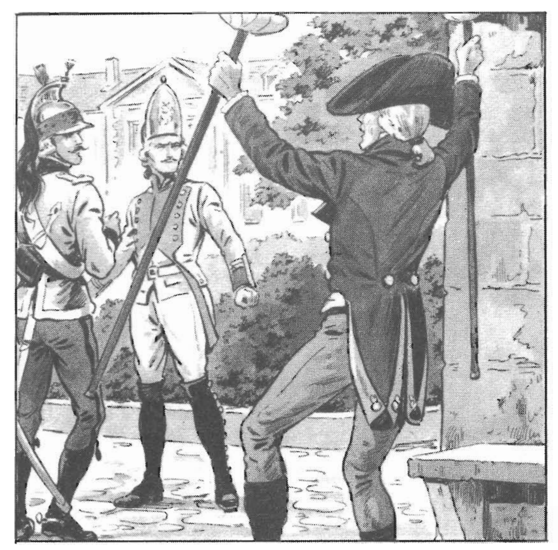
C'est son dernier mot, et aussi son dernier souffle. Le Père Moyë est parti voir au ciel Celui qu'il a tant aimé et si bien servi sur la terre.

Le prêtre qui était présent à ses côtés, l'Abbé Feys, dira à qui veut l'entendre : « Il est mort en saint ».



136 Le Père Moyë meurt pauvre comme il a vécu. Même le noviciat des Sœurs installé par lui à Cutting, dans sa propre maison de famille, a été confisqué et vendu par la Nation.

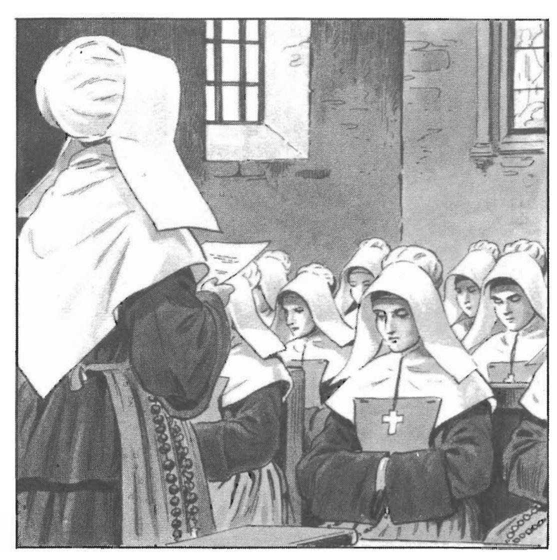
Il meurt pauvre de tout, ne laissant derrière lui aucune possession matérielle. Mais il laisse bien mieux : tout le bien qu'il a fait au nom du Seigneur, et aussi tout le bien que va continuer à faire la congrégation qu'il a fondée.



137 Déjà on dit partout en ville : « Le saint est mort ! »

Le jour de son enterrement, un soldat qui marchait avec des béquilles (ayant un ulcère à la jambe) entend cette réflexion et s'informe.

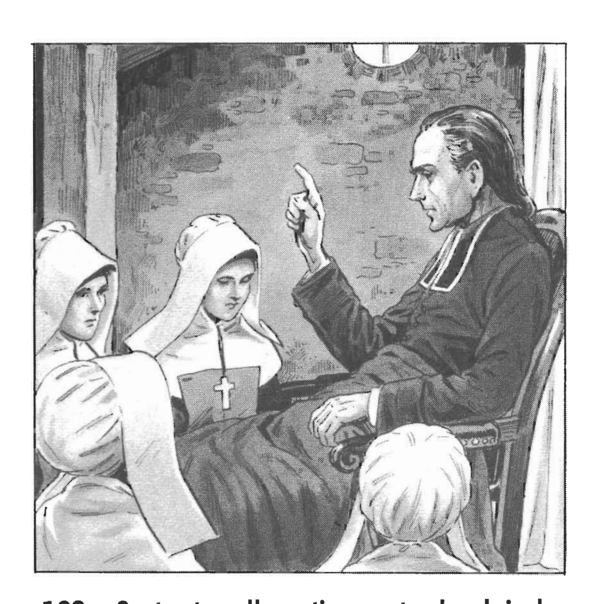
Plein de confiance, il demande qu'on lui prête un des bas du bon Père. L'ayant posé sur sa jambe malade, il est aussitôt guéri et dit bien haut sa reconnaissance.



138 Les chères Sœurs de la Providence ont beaucoup de chagrin. Mais elles savent aussi que leur saint fondateur les aidera plus encore du haut du ciel.

Elles n'ont qu'un désir : continuer à vivre leur vie de dévouement selon l'esprit du Père Moyë, qui est l'esprit même de Jésus.

Il leur a laissé des Règlements, des Avis, des Instructions, et de si belles lettres aussi.



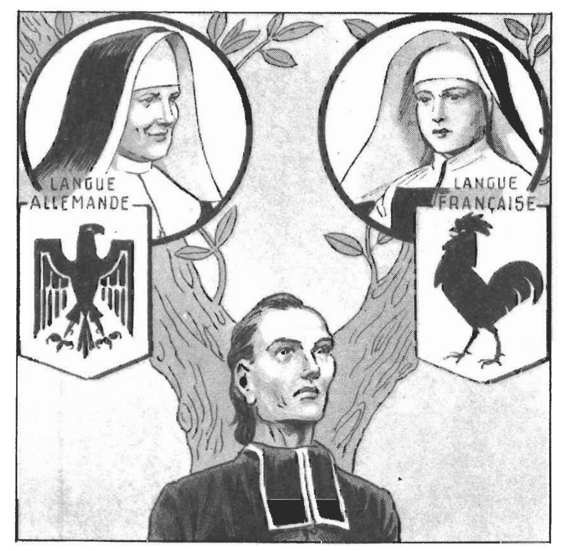
139 Surtout, elles tiennent de lui les bases qu'il a voulues à sa fondation : l'abandon à la Providence, la pauvreté, la simplicité, la charité. C'est leur meilleur héritage, elles le défendront toujours.

A Sœur Rose Méthains, Supérieure Générale, et aux Sœurs présentes ce jour-là dans sa chambre de malade, le Père avait dit peu de temps avant sa mort en les bénissant : « Croissez et multipliez, si c'est la volonté de Dieu ».



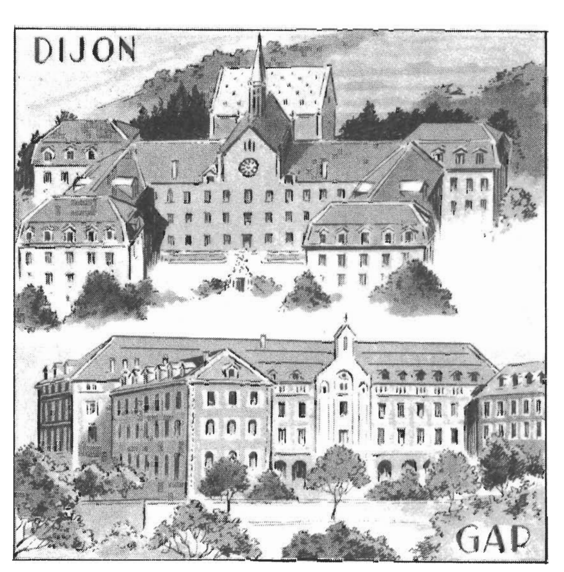
140 Le moment pourtant n'était pas favorable à un tel souhait. Elles étaient là, quelques-unes, exilées et sans plus rien. Les écoles lorraines étaient fermées, les Sœurs chassées de partout, les noviciats confisqués.

Mais la tourmente révolutionnaire passée, elles se regroupent, rouvrent des noviciats : à Portieux pour les Sœurs de langue française, à Insming et ensuite à Saint-Jean-de-Bassel pour celles de langue allemande.



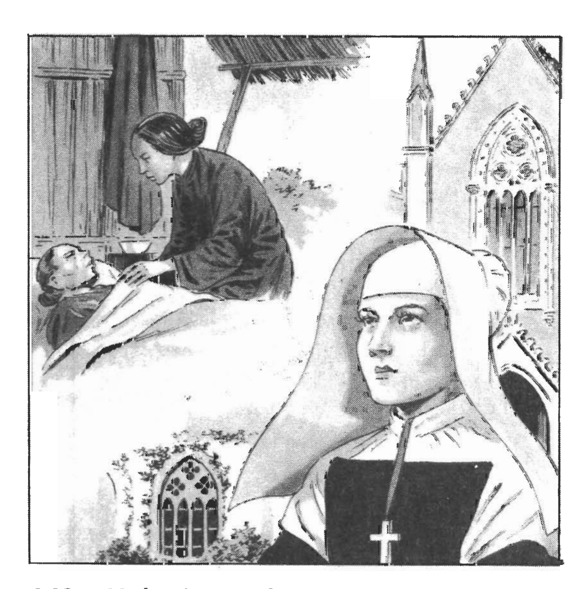
141 Bientôt, comme deux branches issues d'un même tronc, ces deux groupements grandiront parallèlement, ayant chacun leurs supérieurs, mais n'ayant qu'un seul et même fondateur, le Père Moyë.

Pour les distinguer, on les appellera les Sœurs de la Providence de Portieux d'une part, et les Sœurs de la Divine Providence de Saint-Jean-de-Bassel d'autre part. C'est encore ainsi qu'on les connaît aujourd'hui.



142 Dans d'autres régions, des fondations se feront, qui auront aussi leurs supérieurs distincts : à Dijon, à Gap, à Troyes, puis en Italie et en Belgique.

Mais toutes ces Sœurs seront unies de cœur et d'âme, ayant le même Père et la même mission : aimer les pauvres et les petits, les instruire, les soigner, en se donnant totalement à leur service, pour leur faire connaître et aimer Jésus.



143 Malgré tout le travail qu'il y a sur place, on regarde souvent, de Portieux, vers la lointaine terre d'Asie où le fondateur s'est tant dépensé.

Beaucoup de Sœurs souhaitent s'en aller en Chine, retrouver leurs Sœurs chinoises qui continuent vaillamment leur mission, les aider, partager leurs fatigues et leurs peines et donner au besoin leur vie en témoignage de leur foi et de leur amour.



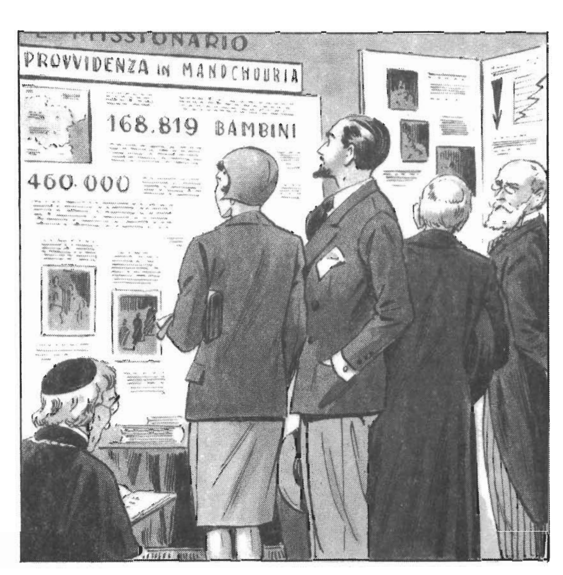
144 En 1858, un projet s'ébauche, justement pour ce district du Koui-tcheou où le Père Moyë a tant souffert. Le projet ne peut malheureusement aboutir.

Mais un peu plus tard, en 1875, un ancien missionnaire du Se-tchuen, devenu vicaire apostolique de Mandchourie, vient à Portieux demander des Sœurs de la Providence pour l'aider en cet immense et difficile territoire.



145 Il souhaite avoir six religieuses. Quatre-vingts volontaires se lèvent aussitôt, parmi lesquelles il fallut choisir à grand-peine.

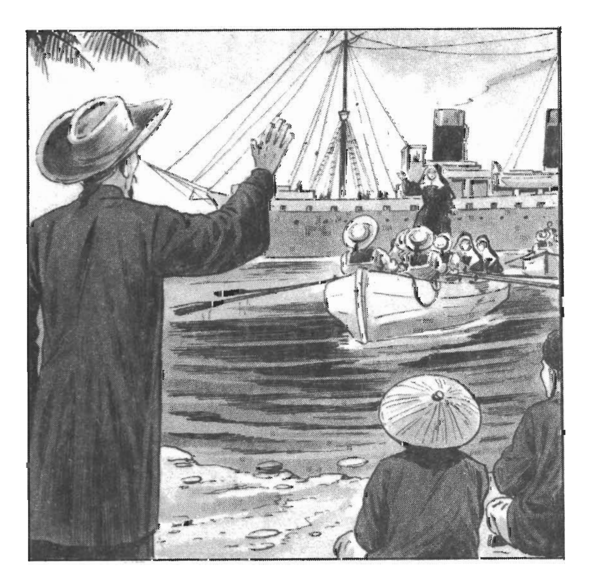
Ce serait une bien belle histoire que de raconter les souffrances qu'elles eurent à endurer dans ces régions glacées et inhospitalières, mais aussi la manière merveilleuse dont le Seigneur féconda leur sacrifice en sauvant les âmes en grand nombre.



146 Un tableau présenté à l'Exposition Missionnaire organisée au Vatican en 1925 donnait des chiffres impressionnants au sujet de ce travail des Sœurs de la Providence de Portieux en Mandchourie :

On y lisait que les Sœurs avaient baptisé là-bas 168.819 enfants, recueilli et soigné plus de 460.000 malades.

Quelle belle moisson !



147 A peu de temps de ce premier départ de Sœurs missionnaires de la Providence, un nouvel appel arrive à Portieux, pour le Cambodge cette fois.

Comme pour la Mandchourie, six Sœurs sont désignées parmi cent cinquante volontaires, et débarquent le 12 janvier 1876 à Culaogien (Vietnam).

Suivant en tous points l'exemple de leur fondateur, elles commencent par organiser des crèches.



148 Voici les bébés abandonnés ou menacés de mort recueillis par de vraies mamans. Souvent ils sont couverts de plaies, bien malades. Le baptême leur ouvrira alors les portes du ciel.

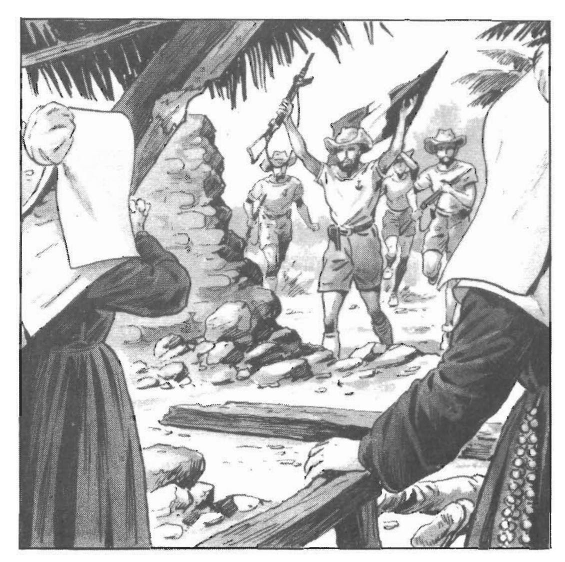
Quand ils grandissent, on les garde (puisque leur famille les a rejetés) et on les instruit, les préparant à la vie. Et voilà continuée, bien loin de la Lorraine, l'œuvre des écoles chère au Père Moyë.



149 On suivra encore son exemple en formant des jeunes filles indigènes qui veulent devenir religieuses.

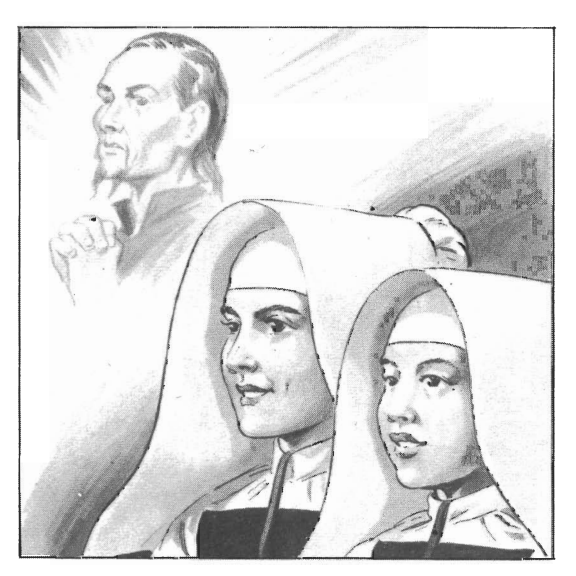
Dès 1880, un noviciat est ouvert dans ce but.

Bientôt, Sœurs françaises et Sœurs indochinoises travaillent partout la main dans la main, semant la charité chrétienne.



150 Hélas ! la persécution s'abat sur cette portion du champ cultivé par les Sœurs de la Providence. La grande maison de Culaogien, où il se faisait tant de bien, est entièrement dévastée.

Le 21 novembre 1945, seize Sœurs françaises sont emmenées prisonnières, pendant cette triste guerre d'Indochine. Après de grandes souffrances, enfin délivrées le 12 janvier 1946 par les marins français, elles rejoignent les Sœurs indigènes à Phnôm-Penh, capitale du Cambodge.



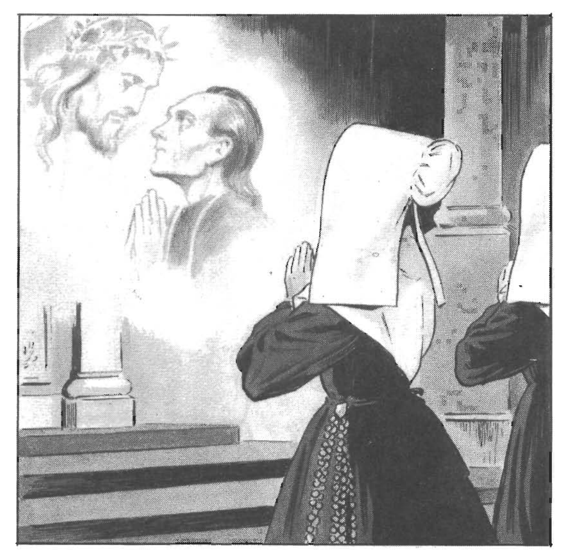
151 Les chères filles du Père Moyë sont bien de la race de leur fondateur, et rien ne les arrête dans leur élan apostolique. Il est vrai qu'elles sont sûrement beaucoup aidées par la puissante prière, près du Seigneur, de celui qui leur a dit : « Croissez et multipliez ».

Comme l'a si bien exprimé Lacordaire, « un saint qui meurt ici-bas, c'est une prière éternelle qui commence au ciel ».



152 Elles ont senti cela, les Sœurs de la Providence, dès que le Père Moyë eut fermé les yeux. Tout de suite, nous l'avons vu par l'histoire du soldat, la confiance en lui a obtenu la guérison miraculeuse.

Des miracles, le Père Moyë en avait déjà fait pendant sa vie. Mais que dire des grâces nombreuses dues à son intercession dans le ciel !



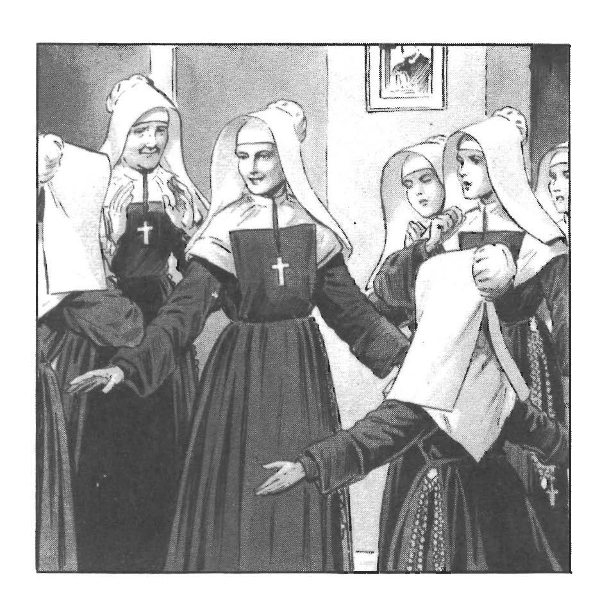
153 On prend l'habitude, dans les œuvres des Sœurs de la Providence — et même ailleurs — de tout demander par lui. Et la réponse est merveilleuse, montrant le plaisir que Dieu prend à écouter la prière de son bon prêtre.

Comme au temps de sa vie mortelle, on dirait qu'il se multiplie pour répondre à tous les désirs : France, Cambodge, Amérique aussi, lui attribuent des grâces.



154 A Portieux même, une Sœur atteinte de poliomyélite est paralysée des deux jambes. Les médecins la déclarent inguérissable (c'est en 1902). Elle prie le Père Moyë, déjà proclamé Vénérable, avec une grande confiance.

Le 4 mai arrive, anniversaire de la mort du saint. Sœur Clarence redouble de prière. Dans la nuit, la douleur la quitte soudain ; elle s'endort paisiblement.



155 Et le matin au réveil, elle se jette pleine de joie dans les bras de son infirmière, criant son merci à Dieu et au Père. Elle est guérie et marche comme avant sa maladie.

Le bon Père Moyë gâte ses chères Sœurs. Mais il n'oublie pas non plus ses préférés, les enfants, et le deuxième miracle retenu par le tribunal de Rome est la guérison d'un petit garçon italien.



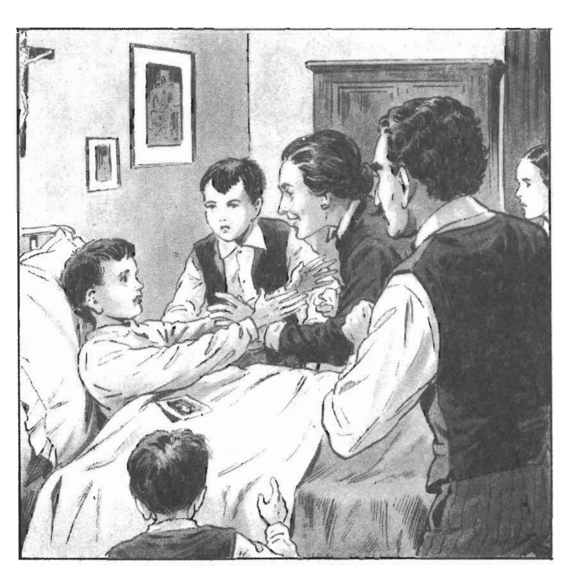
156 En 1923, Ennio (c'est son prénom) a sept ans et va à l'école à Rome chez les Sœurs de la Providence. C'est d'ailleurs dans cette école qu'un autre petit garçon, Eugenio Pacelli — devenu le Pape Pie XII — a commencé ses études.

Un jour, Ennio est absent. Les Sœurs, bien tristes, demandent à ses camarades de prier très fort pour lui ; il a en effet une maladie terrible : la méningite.



157 Malgré tous les soins, le mal s'aggrave, et le pauvre papa d'Ennio vient en larmes dire aux Sœurs que son garçon va mourir. « Il n'y a plus aucun espoir », ont dit tous les médecins.

Les Sœurs pensent à la puissance du Père Moyë sur le cœur du Bon Dieu. Elles donnent une image du Vénérable au papa d'Ennio. On la pose sur le front du petit, et toute la famille tombe à genoux.



158 Ennio ne bouge plus ; ses membres sont déjà glacés. Il agonise. Toute la nuit s'écoule dans une terrible inquiétude. Les prières sont ardentes, aussi bien dans la maison du petit qu'à l'école, où Sœurs et élèves supplient sans arrêt le Seigneur par l'intermédiaire de leur bon Père.

Tout à coup, à neuf heures du matin, Ennio ouvre les yeux. Il a l'air très étonné, crie d'abord : « maman ! » et dit qu'il a faim.



159 Les parents croient rêver en voyant leur garçon qui semble bien vivant.

Le médecin arrive et ne peut que s'exclamer : « Vraiment, c'est un mort ressuscité ! »

Ennio, en un instant, a été totalement guéri. Sa maman le ramène vite à l'école où tout le monde, on s'en doute, est dans la joie.

Le Père Moyë a fait encore bien d'autres miracles, et sans doute n'a-t-il pas fini d'en faire.



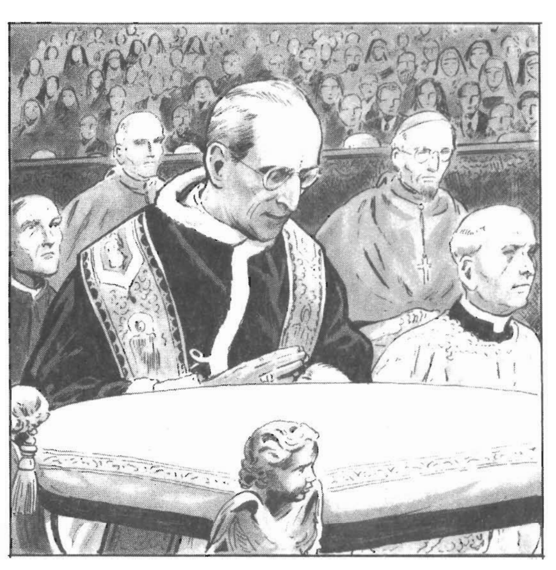
160 Mais l'Église a jugé qu'elle avait déjà assez de preuves de la sainteté de Jean-Martin pour l'inscrire parmi les bienheureux.

On a fait ce qu'on appelle « le procès d'héroïcité de ses vertus ». Et l'on n'eut pas de peine, bien sûr, à démontrer à quel point le fondateur des Sœurs de la Providence avait été, en effet, héroïque dans sa façon de servir le Seigneur.



161 La cérémonie solennelle de béatification est fixée au 21 novembre 1954, jour de la fête de la Présentation de Notre Dame. Le bon Père a dû sourire du haut du ciel au choix de ce jour, lui qui aimait tant la sainte Vierge.

C'est un prélat français, Monseigneur René Fontenelle (devenu depuis évêque) qui lit ce qu'on appelle la Bulle pontificale, c'est-à-dire le document relatant la vie et les vertus du Père et décrétant sa béatification.



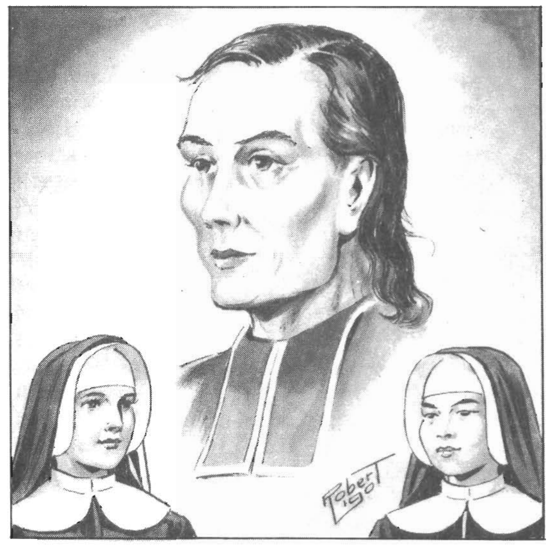
162 Au fond de l'immense basilique Saint-Pierre tout illuminée, un grand portrait montre à tous le sympathique visage du bienheureux, que le Pape Pie XII, le premier, vénère.

Les Sœurs de la Providence sont là, nombreuses, la gorge serrée par l'émotion. On est si content lorsqu'on voit rendre gloire à ceux qu'on aime !

Bientôt, espérons-le, elles reviendront pour la canonisation de Jean-Martin Moyë.



163 Dans un bel esprit d'affectueuse soumission aux désirs du Pape, elles ont volontiers renoncé à la grande coiffe blanche qu'elles portaient depuis leur fondation. Elles savent que cette renonciation les rend plus proches encore de l'âme même de leur fondateur, puisque leur costume y a gagné en simplicité, tout en leur donnant une allure plus authentiquement religieuse.



164 Souhaitons que, toujours plus nombreuses, elles continuent de remplir leur mission selon l'esprit du bienheureux Jean-Martin Moyë : esprit d'abandon à la Providence, de pauvreté, de simplicité, de charité.

Car celui qui fut leur fondateur et leur Père restera, pour elles comme pour nous tous qui désirons servir le Seigneur le mieux possible, un exemple enthousiasmant.

Et mieux que cela : un entraîneur.